

Bécassine chez les Turcs

Caumery

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

BÉCASSINE CHEZ LES TURCS

Une nuit du mois de mai 1918, Bécassine dormait du sommeil de l'innocence dans une petite chambre de la maison que M la marquise de Grand-Air occupait alors à Versailles.

Soudain, un clairon sonna l'alerte ; le roulement d'un barrage lointain gronda, bientôt suivi de détonations plus violentes. Bécassine se retourna deux ou trois fois.

Un coup de canon tout proche acheva de la réveiller. Elle se dressa, et, d'une voix pâteuse, murmura : « Allons, bon ; les v'là encore. C'qu'ils sont monocordes et embétatoires ! »

Après une toilette sommaire, elle se rendit dans la chambre de la marquise. Celle-ci était encore dans son lit, mais elle avait revêtu un peignoir et achevait d'ajuster une fanchon.

« Madame, dit Bécassine, c'est encore ces brigands de bandits, faut descendre à la cave. — Attendons un instant, dit M de Grand-Air. J'ai un peu de rhume, je crains le froid ; je ne descendrai qu'en cas d'absolue nécessité. »

« — Attendons », dit Bécassine. Pas plus que sa maîtresse elle n'éprouvait d'effroi ni n'avait de goût pour la cave. Elle s'assit ; bientôt sa tête vacilla, une demi-torpeur descendit sur elle.

Marie, la cuisinière, entra. Elle invectivait les boches, ces tueurs de femmes et d'enfants. « Et ce qu'ils sont bêtes, Madame ajouta-t-elle : Ils croient nous épouvanter avec leurs espadrilles de godasses. »

Ici, arrêtons-nous un instant pour rendre hommage à l'inconnu qui baptisa de cette façon burlesque les redoutables escadrilles de gothas. D'un coup, il ridiculisait les odieux instruments de meurtre, et le rire qu'il souleva fut salutaire à la France.

Cependant Bécassine et Marie s'étaient approchées de la fenêtre. Elles prêtaient l'oreille. « Ça s'éloigne, dit l'une. — Ça sera bientôt la berloque », opina l'autre.

2

Juste à ce moment, un coup de canon retentit sous la fenêtre. M de Grand-Air ne put retenir un léger cri d'effroi. Elle sortit de son lit. « Je crois qu'il faut descendre », murmura-t-elle…

Mais une voix de basse-taille s'élevait de la rue, criant : « Vous en faites pas les civils ! — Les civils, c'est nous, remarqua Bécassine ; faisons-nous-en pas, Madame, et restons là : c'est trop amusant.

La voix continua : « Ils sont partis, les apaches, et s'ils reviennent, je me charge d'eux. Ce qu'ils prendront avec notre outil ! Bourrez-le jusqu'au bec, les petits gars ! » Bécassine trépignait de joie.

Elle s'était précipitée vers la fenêtre, ouvrait les volets. La marquise l'arrêta : « Je crains, Bécassine, dit-elle, que ce militaire soit légèrement pris de boisson. Peut-être, si vous vous montriez, commettrait-il une fâcheuse méprise et…

« … dirigerait-il contre vous le feu de son engin. — C'est vrai, concéda Bécassine, qu'il pourrait bien prendre ma grosse boule de figure pour un zeppelin. »

Docile, elle se contenta d'observer la rue à travers la persienne.

Elle vit un auto-canon autour duquel quelques hommes s'actionnaient. Debout sur l'affût, superbe, gigantesque, Onésime Stentor, pour l'instant canonnier de deuxième classe, et, dans le civil, choriste à l'Opéra…

… tendait un poing vengeur vers les gothas mis en fuite, les menaçait de les réduire en cendres, les poursuivait de ses vociférations forcenées. Dans son ardeur, il trébucha, tomba à terre ; mais ses invectives n'en furent que plus éclatantes.

Seules, maintenant, elles troublaient le silence de la nuit. « C'qu'il parle bien, disait Bécassine en extase ; et quelle belle voix ! »

Mde Grand-Air assourdie, énervée, se bouchait les oreilles, s'agitait, déclara même que ce ne serait pas trop de quelques jours de salle de police pour calmer ce…

… militaire trop bruyant. Et ce fut l'unique fois de sa vie qu'elle souhaita du mal à son prochain. Enfin, la berloque sonna ; Stentor poussa un dernier : « Vous en faites pas, les civils. »

Maîtresse et servantes regagnèrent leur lit et prirent un repos qui fut bref, car l'aube déjà blanchissait. Toutes trois avaient les traits tirés quand elles se…

3

… trouvèrent réunies dans la salle à manger, à l'heure du déjeuner ; M de Grand-Air avait l'estomac brouillé, pouvait à peine manger. « C'est une existence infernale que nous font ces misérables, dit-elle : quatre alertes en cinq jours !…

« — Et puis, je crois que leur grosse Bertha recommence, dit Bécassine prêtant l'oreille. — Les nouvelles du front sont mauvaises, reprit la marquise. — Faut pas s'en faire, opina Bécassine, on les aura, mais pour l'instant, dame, on n'est pas à la noce. »

Cependant Marie s'était plantée devant sa maîtresse. Elle avait son libre parler de vieux serviteur. « La conclusion de tout ça, fit-elle, c'est que Madame s'en aille. C'est-il du bon sens…

… pour une dame d'âge, qui ne peut rien de rien aux choses de la guerre, de risquer de se faire mettre en bouillie, ou d'attraper la petite mort à la cave ? Si Madame ne se décide pas, je lui rends mon tablier. »

Déjà elle le tendait. La marquise hésitait au fond elle donnait raison à sa cuisinière, mais le départ, qui pouvait sembler une fuite, lui répugnait. Perplexe, elle murmura : « Partir !… ne pas partir !… »

La salle à manger était située au rez-de-chaussée, sur la rue. Au moment où M de Grand-Air s'approchait de la fenêtre, une tête bizarre s'encadra dans les vantaux. Une voix très douce demanda :

« Puis-je entrer, ma chère marquise, et causer quelques instants avec vous sans vous déranger ? » M de Grand-Air resta une seconde interloquée, puis reconnaissant celui qui parlait, elle eut un sourire, et répondit : « Entrez donc, cher ami ; c'est…

« … le ciel qui vous envoie pour me donner un bon conseil. — Un ami de Madame, marmonna Bécassine, ce joueur d'orgue costumé en saltimbanque… Un bon conseil de ce galvaudeux ! » La marquise la regarda non sans sévérité.

« Gardez vos réflexions, Bécassine, fit-elle, et dépêchez-vous d'aller ouvrir. Vous ne reconnaissez donc pas l'excellent M. Proey-Minans ? »

Bécassine se précipita.

4

Bécassine ouvrit, et M. Proey-Minans fit son entrée dans le vestibule. L'orgue qu'il portait étant fort volumineux…

M. Proey-Minans ne put franchir la porte qu'après plusieurs tentatives, que sa myopie rendait malaisées. Bécassine se répandait en exclamations : « Ce que Monsieur est bien déguisé !… mieux encore que la dernière fois qu'on s'est rencontrés !… » Elle aurait continué longtemps sur ce ton, si, brusquement…

… elle n'avait été à demi renversée par un bizarre chien, à tête énorme, qui bondit sur elle, lui lécha les mains, lui lécha le visage, manifestant une joie touchante malgré la brutalité de son expression.

« Tout beau, Hindenburg ! La paix, Hindenburg ! » criait M. Proey-Minans. « Mon bon chien ! mon bon chien ! » disait Bécassine, au comble de l'attendrissement. Pour en finir, le faux joueur d'orgue posa à terre son instrument…

… attacha solidement le chien Hindenburg à la poignée de la manivelle, puis, suivi de Bécassine, il entra dans salon où l'attendait M de Grand-Air. Présentons rapidement les deux nouveaux venus.

Vieil ami de la marquise, homme du meilleur monde, M. Proey-Minans, pendant longtemps, se consacra à la phrénologie, qui est l'étude des caractères d'après les bosses du crâne. Au début de la guerre, ne pouvant être soldat, il offrit ses services au ministre de l'Utilisation des Aptitudes.

Celui-ci le chargea de fonctions policières recherche des espions et surveillance des étrangers. Bien que peu apte à cette besogne il s'y consacra avec l'ardeur de sa nature restée enthousiaste et presque enfantine. Il fit ses délices de la lecture des romans policiers ; il y prit l'amour, la manie des déguisements ; l'homme du monde se transformait tour à tour en rôdeur de grandes routes, en charretier, en joueur d'orgue.

Quant à Hindenburg, qui fut quelques semaines le chien de Bécassine, il est né en Allemagne…

… mais il déteste les boches, au point que quelques prisonniers, qui sont tombés sous sa dent, n'ont pas eu à s'en féliciter. Pour abréger…

… ces explications, nous conseillons à nos nouvelles lectrices de chercher dans Bécassine pendant la guerre et Bécassine chez les alliés l'histoire que nous venons de résumer.

5

Cependant, M. Proey-Minans est entré. D'une voix qui tremble un peu, il dit à M de Grand-Air : « Mauvaises nouvelles, ma vieille amie ; l'ennemi avance, la capitale est menacée ; les raids d'avions se multiplient, et… tenez, écoutez. » Au loin, dans la direction de Paris, une sourde détonation venait de retentir.

« C'est Bertha, reprend M. Proey-Minans, demain les obus peuvent tomber ici. À quoi bon vous exposer, ma chère marquise ? Il faut partir. — Là ! s'écria Bécassine, Madame voit que M. Proey-Minans dit comme Marie et moi. C'est sûr et certain que Madame doit se mettre à l'abri. »

Àpeine Bécassine avait-elle terminé son discours, qu'un terrible fracas retentit dans l'antichambre. La porte, qui n'avait été que poussée, s'ouvrit toute grande ; et l'on vit, tout bondissant, paraître Hindenburg.

Cherchant sa chère Bécassine, il traînait l'orgue à sa suite. À chacun de ses bonds, la manivelle tournait, et l'on entendait quelques notes d'une valse connue dont machinalement M de Grand-Air…

… se prit à murmurer les paroles : « Viens… avec moi… dans une autre patrie… » Malgré la gravité de l'heure, les témoins de cette scène burlesque ne purent s'empêcher d'en sourire.

Enfin, le calme se rétablit et M. Proey-Minans reprit son discours : « Vous avez entendu, chère amie, dit-il, Viens avec moi dans une autre patrie. Hindenburg lui-même vous conseille de partir. — Partons donc, puisque tout le monde m'y engage, consentit la marquise avec un soupir…

… de regret ; mais où aller ? » Dans son émoi, elle n'avait pas entendu un coup de sonnette à la porte de la maison, ni remarqué un nouvel arrivant qui entra juste au moment où elle prononçait ses dernières paroles. C'était Bertrand de Grand-Air, neveu de la marquise.

« Vous cherchez où aller, ma bonne tante, dit-il. Eh bien, venez à Marseille, j'y dois passer quinze jours de permission avant de m'embarquer pour Salonique, où je suis envoyé comme officier d'état-major. Ma femme m'accompagne. Combien nous serons heureux de vous avoir avec nous. — Et je serai du voyage ! cria impétueusement M. Proey-Minans : on m'avait offert une fonction…

« … en Orient, J'hésitais à l'accepter. Voilà qui me décide. » Comme il disait ces mots, une sorte de bolide s'abattit dans le salon.

C'était Hindenburg qui, conduit et attaché dans le jardin, avait réussi à rompre sa corde et faisait sa rentrée par la fenêtre.

« Hindenburg, prononça son maître, tu es incorrigible, mais tu m'es précieux par ton flair et par ta haine des boches ; je

t'emmène. »

Sans doute le chien phénomène avait-il compris. Il manifesta sa joie en se dressant et en mettant sa patte à la hauteur de son front, militairement…

6

Sa décision étant prise, M de Grand-Air appela ses bonnes. Il fut décidé que Marie l'accompagnerait à Marseille. La marquise proposa à Bécassine de faire de même. Mais celle-ci refusa. Elle n'avait peur ni de Bertha…

… ni des godasses, ni des boches et, bien sûr, elle n'allait pas se mettre à la charge de sa maîtresse au moment où celle-ci, déjà gênée, aurait en outre des frais de déplacement.

« Je trouverai bien à gagner ma vie à Paris, déclara Bécassine. Sans compter que j'ai des économies ; Madame va voir. » Elle sortit de sa poche un bas de laine soigneusement ficelé, vida sur la table…

… la monnaie qu'il contenait. « Me v'là riche, conclut-elle. Je mets de côté 59 fr. 45, qui est le prix du voyage de Marseille, quatre tickets de pain et un bout de saucisson. Avec ça, je suis sûre de pouvoir rejoindre Madame si mes affaires ne s'arrangent pas. » M de Grand-Air…

… eut beau insister, Bécassine ne voulut rien entendre. Le lendemain, elle accompagna les partants à la gare de Lyon. Pour la circonstance, M. Proey-Minans, fidèle à sa manie de déguise-

ment, avait revêtu une livrée et semblait être le domestique de la marquise.

Il tenait en laisse Hindenburg, plus docile que de coutume. Mystérieusement, il montra sa carte de police aux agents qui assuraient le service d'ordre ; grâce à quoi, malgré la cohue, nos voyageurs purent passer…

… sans attendre, sur le quai de départ. Mais Bécassine ne fut pas autorisée à les accompagner. Il y eut une touchante scène de séparation, pendant laquelle notre héroïne fondit en larmes. On sait qu'elle a la larme facile. Dans la cour de la gare, elle se retourna…

… sortit son second mouchoir, (le premier, trempé de ses pleurs, n'était plus qu'un informe chiffon), l'agita longuement, comme si sa maîtresse pouvait l'apercevoir à travers trois épaisseurs de murs.

Cette manifestation calma sa douleur ; puis elle se dit qu'elle allait avoir de nouveau une existence mouvementée et aventureuse, et cette pensée la remplit d'une joie qui s'épanouit sur sa figure en un large rire.

Elle gagna une pièce de vingt sous en aidant des voyageurs à décharger leurs bagages ; après quoi, constatant qu'il faisait beau…,

… que Bertha ne crachait plus, elle se donna congé pour le reste de l'après-midi, et partit à la recherche de quelque chose d'amusant à regarder.

7

Pendant les journées précédentes, les bombes et les obus avaient fait de grands ravages dans Paris. La foule s'attroupait devant les maisons atteintes. Bécassine se joignit quelques instants aux curieux.

Puis elle se mit à errer au hasard, et bientôt elle remarqua que beaucoup de personnes collaient sur leurs vitres, pour les empêcher de se briser, des bandes de papier plus ou moins ornementées. « Voilà, se déclara à elle-même Bécassine, qui est gentil, qui est drôle…

… c'est comme un concours de fenêtres. Faut que je cherche la plus belle. » Elle se mit à errer, et soudain elle tomba en arrêt devant une vitrine de magasin, où s'accomplissait un travail qu'elle jugea réellement merveilleux.

Les papiers découpés formaient un véritable tableau. Il y avait au milieu une montagne en pain de sucre, d'où s'échappait une fumée abondante, et au-dessus de laquelle on lisait le Vésuve. À sa droite était un golfe avec d'innombrables bateaux.

Successivement, l'auteur, dont à travers la glace on ne distinguait que les mains, ajouta à son chef-d'œuvre des moissonneurs au travail. « Ça, remarqua Bécassine, qui n'ignore pas que le Vésuve est un volcan italien, ça doit être…

« … la récolte du macaroni. » Puis, parurent des soldats faisant l'exercice. Bécassine, enthousiasmée, cria : « Vive l'Italie ! » ce qui souleva le même cri de la part des quelques badauds qui l'entouraient.

Sans doute, l'artiste, qui travaillait de l'autre côté de la verrière, entendit, fut flatté : il se montra dans un espace de la glace laissé libre, et fit un geste de remerciement. Il sembla à Bécassine qu'elle le connaissait.

Un instant elle chercha où elle avait déjà vu cette figure… Soudain, la mémoire lui revint. Se frappant le front, elle dit : « J'y suis, c'est M. César, celui qui a fait l'année dernière de si belles peintures dans l'appartement de M de Grand-Air. »

Àce moment, la porte du magasin s'ouvrit, César vint droit à notre amie. Il demanda : « Zé né mé trompe pas ?… C'est bien la signorina Bécassine ? — Soi-même, monsieur César… »

Alors la joie la plus pure se peignit sur la figure de César. Il reprit : « Signorina, z'ai oune combinazione à vous proposer, oune soze magnifique, qué ça fera votre fortoune. »

8

Bécassine demeura d'abord sans paroles, éblouie par l'idée de faire fortune. Puis un peu de méfiance lui vint. Elle demanda :

« C'est-y sûr, au moins, votre combinaison ? Des fois, vous savez, dans le commerce on croit s'enrichir, puis on se met dans les embarras et les dettes. » Mais César protesta qu'il n'y avait rien à craindre avec un associé tel que lui. « Venez dans le magasin, signorina, acheva-t-il ; vous allez voir ce que mes clients ils pensent de moi. » Ils entrèrent.

Le patron dudit magasin, M. Piccolo, marchand de nouilles, mortadelle et gorgonzola, entouré de sa famille, ne se lassait pas de regarder, avec admiration, le revers du chef-d'œuvre dont nous avons montré l'autre face à nos lectrices.

César le pria de dire à Bécassine son opinion sur lui.

Et il précisa : « Est-ce qué zé souis oune homme de talent ? — Non, répondit M. Piccolo. — Alors quel homme qué zé souis ? » D'une seule voix, la famille répondit :

« Vous êtes un homme de génie ! » César se redressa, rejeta la tête en arrière, et reprit : « Z'ai dou zénie, cela est certain, le grandiose zénie de Michel-Ange, en plous moderne ; ma le Parisien il n'aime pas le grandiose, il aime les çozes drôles, fantaisistes…

« … Z'en cerçais, sans en trouver, Signorina, quand zé vous ai rencontrée. Tout de souite ze m'ai pensé : la fantaisie, c'est Bécassine. » Flattée, notre héroïne salua. Cependant, César développait son plan.

La mode était aux bandes de papier pour fenêtres ; il en découperait à l'image de Bécassine ; ensemble ils iraient les vendre, les poser. Succès certain, fortune assurée. Son enthousiasme persuada Bécassine. Spontanément, Piccolo déclara qu'il mettait cent francs dans l'entreprise ; et ainsi, sans notaire ni papier timbré, fut fondée la société « César, Bécassine et C. »

César demanda à son associée de l'accompagner à son atelier. Avec quelle emphase il disait : « Mon atelier ! » Le trajet, métro et tramway, fut long. Aux fortifications, ils continuèrent à pied…

9

… suivirent une ruelle bordée de misérables cahutes. César parlait des millions qu'il allait gagner, des châteaux et des autos qu'il achèterait. Enfin il s'arrêta et dit : « Voilà mon atelier, l'asile du zénie ! » Bécassine écarquillait les yeux.

Elle avait devant elle un vieux wagon privé de ses roues, dépeint, dégarni de ses banquettes et tentures. C'était là l'atelier et aussi le logis du Michel-Ange moderne. Devant l'entrée, une fillette lisait un fragment déchiré de la Semaine de Suzette.

Elle leva les yeux sur les arrivants ; sa figure maigre, souffreteuse et intelligente, s'éclaira. Elle dit : « C'est Bécassine… Bécassine pour de vrai !… Oh ! que je suis contente ! » César, enchanté de constater, une fois de plus, la popularité de son associée, présenta l'enfant.

Elle s'appelait Marie et était la fille d'une pauvre chiffonnière des environs. Elle vint prendre la main de Bécassine dans un joli mouvement de confiance caressante.

Cependant, César avait ouvert la porte du wagon-atelier. Un extraordinaire entassement de tréteaux, pinceaux, couleurs et autres accessoires artistiques apparut : « Zé sens l'inspiration ! » dit-il. Il prit un fusain et…

… à traits rapides, esquissa quelques silhouettes de Bécassine, puis, aidé de son modèle, il commença à les découper. Mais le travail était minutieux, n'avançait pas. Alors, sans en être priée, Marie se mit à l'œuvre.

Adroite et vive, elle fut d'un grand secours. César la félicita, lui promit de lui donner un de ses châteaux, dès qu'il serait millionnaire. « Ça serait plus pressé de lui donner quelque…

« … chose à manger », fit Bécassine, apitoyée par sa pâleur. Elle courut à une cantine qu'elle avait remarquée en venant, y acheta quelques victuailles. Un modeste repas, auquel tous trois firent honneur, fut le banquet d'inauguration de la Société « César, Bécassine et C ».

Le peintre porta un toast éloquent à l'union du zénie et de la fantaisie. Mais il oublia de payer sa part du festin. César est surtout généreux en paroles.

10

Pendant trois jours, César dessina, et Bécassine découpa un stock important de ce que le peintre appelait pompeusement : « Le protège-vitre Bécassine, merveille de l'art et de la science. »

Il y avait plusieurs modèles.

Le plus réussi représentait notre héroïne, calme et souriante, tandis qu'obus et bombes éclataient autour d'elle, et qu'un gotha planait à quelques centimètres de sa tête.

Les premiers exemplaires furent vendus par elle…

… à des petites filles qui sortaient du catéchisme. Toutes voulaient avoir, sur leurs fenêtres, l'image de leur grande amie. Elles firent au « protège vitre Bécassine » une réclame qui en assura le succès.

Cécar encaissa de belles recettes. Il les notait soigneusement sur un petit carnet, et prédisait à son associée qu'ils n'attendraient plus longtemps la fortune.

Malheureusement, Bertha, qui pendant un peu plus d'une semaine était restée silencieuse, se réveilla. Les gros obus recommencèrent à tomber ; les gothas revinrent ; il y eut une terrible hécatombe de vitres, et celles qu'on avait munies de bandes plus ou moins artistiques ne furent pas plus épargnées que les autres.

Cela porta un coup funeste à la « merveille de l'art et de la science ». Brusquement, les commandes cessèrent. « Addio la fortoune ! » dit César avec navrement.

Mais après quelques instants, se redressant, il reprit : « Zé né mé laisserai pas abattre ; zé loutterai. Plous moyen de vendre les protèze vitres puisqu'il n'y a plous de vitres, mais on peut faire fortoune en remettant les vitres. — Remettons des vitres »...

... consentit Bécassine. Avec le reste de ses gains précédents, César acheta un assortiment de verres de toutes dimensions. Bécassine voulut se charger du châssis sur lequel ils étaient disposés.

Mais César ne le permit pas « Zé souis oune zentilhomme, dit-il ; oune zentilhomme, il né laisse pas oune femme faire le portefaix. » Il mit le châssis sur ses épaules et ils partirent. Bécassine marchait en avant, criant de temps à autre :

« V'là l'vitrier qui passe... Oh ! l'vitrier. » César protesta : « C'est faux... Çantez comme moi : la, mi, mi, mi... » Et comme elle essayait sans succès, il déclara : « La signorina, elle n'est pas mousicale, c'est moi qué zé vais çanter. »

Lui, il l'était, musical, comme beaucoup de ses compatriotes. Il enjoliva le très simple air traditionnel de variantes, de roulades et de vocalises. Il chantait la main sur le cœur avec des gestes et des mines d'acteur.

11

Des têtes se montrèrent aux fenêtres : « Par ici, le vitrier !! » appela une voix. Ils montèrent, César remit un carreau qui lui fut payé un bon prix. Il était content : « Va bene, disait-il, zé revois la fourtoune. » Et ils repartirent.

Mais le châssis pesait lourd à ses épaules. Il posa son fardeau à terre et dit : « Zé souis oune zentilhomme, oune zentilhomme, il doit faire gagner l'arzent à son associée. Si zé porte, zé peux…

« … pas çanter. Si ze çante pa, ze fais pas gagner l'arzent. Étant oune zentilhomme, ze dis : Bécassine, faites le portefaix. — Si vous voulez, répliqua celle-ci. Mais c'était pas la peine de dire le contraire tout à l'heure. » Cette journée et les deux suivantes furent bonnes.

Ils posèrent une vingtaine de carreaux. Il y eut quelques légers incidents. Bécassine, en aidant son associé, laissa tomber une poignée de mastic sur la robe de la dame chez qui ils travaillaient. La dame se fâcha…

… réclama dix francs pour le dégraissage. « Zé discoute pas, fit César d'un air de grand seigneur. Zé paye. Ze souis oune zentilhomme. » Il donna les dix francs et nota la somme sur le carnet qui ne le quittait jamais.

Une autre fois, Bécassine s'engagea, de toute sa vitesse, dans un couloir trop étroit pour son châssis. Il y eut un grand fracas de verres brisés. « Ça en fait pour à peu près vingt-cinq francs, dit César. Va bene, il y en a d'autres chez le marchand. — C'qu'il est gentilhomme ! »...

... pensa Bécassine. Mais le prix des vitres augmentait tellement que les clients se firent rares. D'ailleurs, le bombardement et tes raids continuant, Paris se vidait. Un jour, après une longue tournée infructueuse, César dit « E finite ! La fortoune : elle nous éçappe. »

« ... Nécessaire de liquider la société ; faisons les comptes. » Il tira son carnet, additionna les recettes, en dit le total et la part qui revenait à Bécassine.

« Tant que ça ! » s'exclama celle-ci enchantée. « — Minoute ! riposta le peintre, vous devez quelques petites çoses : dix francs pour le teintourier, vingt-cinq francs pour les verres cassés... et pouis... et pouis... » Il y avait tellement d'et puis, et si cher comptés, que, tout mis en balance, la brave fille se trouva débitrice de deux francs vingt-cinq.

« Zé vous les donne, fit César ; zé souis oune zentilhomme. Addio la Signorina. » Il s'éloigna.

Une fois de plus, Bécassine se trouva sans situation sociale. Tirant son porte-monnaie, elle constata que l'association, qui devait faire sa fortune, avait ébréché ses économies de façon inquiétante.

12

Nous devons revenir de quelques jours en arrière, et reprendre l'histoire de Bécassine au soir de son association avec César. En quittant le peintre, après avoir dîné avec lui, elle se dit : « Ce n'est pas le tout de…

« … manger et d'être sur le chemin de la fortune ; faut encore coucher ailleurs qu'à la belle étoile ou sous les ponts… Voyons si j'ai pas perdu mon papier. »

Elle commença d'explorer ses poches, s'interrompit pour courir après un tramway, sauta sur la plate-forme,…

… reprit ses fouilles, et découvrit enfin le papier qu'elle cherchait. Il portait cette mention : « Madame Adèle, 17 bis, square de Quiberon. »

M Adèle, cuisinière chez une amie de M de Grand-Air, avait rencontré Bécassine quelques jours avant le départ de la marquise. Elle lui avait proposé d'occuper la mansarde d'une femme de chambre retournée dans son pays. Bécassine paierait son loyer en aidant chaque matin au ménage pendant une heure.

Notre héroïne avait accepté avec joie cette combinaison. Mais arrivée à l'adresse indiquée, elle vit une palissade derrière laquelle à on apercevait les restes d'une maison à demi effondrée.

La concierge de l'immeuble voisin flânait devant sa porte. Bécassine l'aborda et demanda : « C'est encore un coup des boches ? — Que oui, ma chère dame, et un joli coup de brigands,…

« … une torpille, l'autre nuit. Ah ! j'peux dire que j'ai vu la mort de près. J'vas vous raconter… » Bécassine, pressée, interrompit le récit et demanda : « M Adèle et sa patronne n'ont pas été blessées ? — Que non ; elles étaient à la cave. J'vas vous raconter… — Et où qu'elles sont, à c't-heure ? » interrompit de nouveau Bécassine.

Vexée de ne pouvoir placer son histoire, la concierge riposta : « J'suis pas chargée de les surveiller : adressez-vous à la police. »

Un agent montait sa faction devant la palissade. Bécassine l'aborda et lui dit : « Vu que vous êtes de la police, pourriez-vous, m'sieur, me donner l'adresse de M Adèle ?

Les agents n'aiment guère qu'on les traite de policiers. Celui-ci maugréa qu'il y avait des milliers de M Adèle à Paris ; qu'il fallait être idiot pour supposer qu'il savait l'adresse…

… de toutes ces M Adèle, et que si on continuait à l'ennuyer de questions aussi saumâtres et antiréglementaires, il pourrait bien conduire la questionneuse au poste.

Bécassine s'enfuit, épouvantée.

13

… se demandant où aller, où coucher. Heureusement, elle se rappela que des compatriotes lui avaient fait l'éloge d'un petit hôtel situé dans les environs…

… de la gare Montparnasse. Elle s'y rendit, obtint des patrons une chambrette sous le toit et, quand elle y fut, elle déclara, en-

chantée : « C'est pas le genre Palace, mais c'est propre et bien convenable pour une demoiselle. » Tout en se déshabillant, elle réfléchit qu'il faudrait envoyer son adresse à M de Grand-Air. Mais elle n'eut pas le courage d'écrire ce soir-là ; le lendemain, elle n'y pensa plus, et la lettre projetée ne fut jamais faite.

L'hôtel, dénommé Au Rendez-vous des Bretons, devint donc le domicile de Bécassine. Dès le premier matin de son séjour, à la pique de l'aube, elle se dressa, inquiète.

… sur son lit. Une sorte de chant, monotone et doux, était la cause de son émoi. « Quoi que c'est encore que ça ? se demanda-t-elle… Une musique de sirène ?… Un avion ?… » Mais, dormeuse de sa nature, elle ne put se décider à se lever.

Les deux jours suivants, la même scène se reproduisit. Le troisième jour enfin, la curiosité l'emporta. Bécassine sauta de son lit, courut à sa fenêtre. Elle donnait sur une cour étroite. À la fenêtre d'en face, elle vit l'auteur du bruit qui l'avait tant intriguée.

Coiffé d'un fez, les mains levées à hauteur des oreilles, il chantait une sorte de complainte où le mot « Allah ! » revenait fréquemment. Et, chaque fois qu'il disait ce mot, le chanteur faisait une profonde inclination. « C'est un fou pensa Bécassine. Il ne faut pas le contrarier…

« … ça pourrait le rendre furieux ! » Elle lui fit son plus gracieux sourire.

L'homme parut enchanté et cria : « Allah ! Allah ! » avec un redoublement d'énergie. Trompée par son geste et par le mot qu'elle entendit mal, Bécassine crut que le fou voulait jouer au téléphone.

Toujours dans l'intention de ne pas le contrarier, elle fit, de ses mains, des cornets, et cria : « Allô ! Allô ! » À quoi l'inconnu répondit : « Allah ! Allah ! »

Puis, l'homme au fez s'arrêta de chanter. Sortant, autant qu'il le put, le corps de sa fenêtre, il dit : « Y a bon. Ti être Bécassine… Mi être Ben Kaddour… Ti mi empêcher être tué par Bertha… Ça qu'est bon ! Ben Kaddour content besef ! »

14

Bécassine fut stupéfaite de constater que son voisin de fenêtre connaissait son nom. Celui-ci fit une nouvelle inclination, puis disparut.

Bécassine devait le revoir l'après-midi même. Dans une rue où elle se trouvait en compagnie de César, déboucha une charrette escortée de trois ramasseurs d'ordures. Négligemment, ils vidaient à demi les boîtes dites poubelles, puis rejetaient celles-ci à terre ; et cela faisait beaucoup de fracas pour peu de besogne.

Un homme descendit de la charrette, vint à notre héroïne : c'était Ben Kaddour. Il montra une main de Fatma, une Nénette et un Rintintin, d'autres babioles encore, accrochées à sa veste, et dit : « Tout ça, fétiches pour Bertha…

« … toi, fétiche meilleur. » Mais, soudain, une détonation violente retentit. Alors Ben Kaddour blêmit : sa figure exprima une terreur intense. Il murmura : « Macache bono ; Bertha méchante besef ; Ben Kaddour, peur, peur. » Puis, avec une…

… souplesse de singe, il s'accroupit, se recroquevilla, disparut presque entièrement dans une poubelle retournée, dont il se protégeait.

Au bout de quelques minutes seulement, il risqua la tête hors de son abri. Tout était calme.

La détonation était due à l'explosion d'un pneu. Ben Kaddour, rassuré, mais persuadé qu'il avait échappé à un grave péril, sortit de la boîte, fit à Bécassine la salutation cérémonieuse des Orientaux, puis reprenant sa pose…

… du matin, il dit, d'une voix grave : « Allah ! Allah ! — Ça y est, pensa la brave fille, son accès le reprend ; il veut encore jouer au téléphone ; faut pas le contrarier. » Et, à la grande surprise de César, elle cria « Allô ! Allô ! »

Avant d'expliquer pour quel motif…

… Ben Kaddour attribuait à Bécassine un pouvoir magique contre les obus de Bertha, nous résumerons rapidement la vie de ce nouveau personnage. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il se voyait cireur de bottes, loustro, dans une ville située au bord d'une mer très bleue et radieuse de soleil.

Le nom de cette ville, le pays auquel elle appartenait, il l'ignorait. Il gagnait quelques sous en frottant des bottes, donnait son gain à un vieil homme avec qui il vivait.

15

Ce vieil homme, qui fumait beaucoup et parlait peu, était muezzin, chargé de chanter, matin et soir, la prière musulmane. Le petit loustro l'accompagnait au pied de son minaret,…

… copiait ses gestes et son chant.

Avec ou sans minaret, il avait gardé l'habitude de célébrer, au lever et au coucher du soleil, les louanges d'Allah, et tel était le chant qui avait tant intrigué Bécassine.

Le muezzin était mort. C'était en 1900. Un voisin recueillit l'enfant, puis le céda à un organisateur de spectacles orientaux.

Ben Kaddour fut emmené par celui-ci à l'exposition universelle de Paris. Il jouait du tambourin à la porte de la baraque…

… et figurait dans les exercices de la troupe, recrutée parmi ces étranges danseurs qu'on appelle les derviches tourneurs. Ce spectacle n'eut du reste, aucun succès. Fatigué de tourner, ce qui lui creusait…

… l'estomac, et de ne recevoir qu'une nourriture insuffisante pour son robuste appétit, Ben Kaddour s'évada de la baraque. Il avait alors une douzaine d'années ; il savait quatre mots de français, qui étaient : « Donne deux sous, Médème. » Ces quatre mots lui procurèrent quelques…

… francs, grâce auxquels il put se lancer dans le commerce. Tour à tour, il vendit des dattes et des cacahuètes aux enfants, dans le jardin des Tuileries,…

… du papier d'Arménie sous les arcades de la rue de Rivoli, qu'il empestait de sa fumée ; …

… il offrit des tapis soi-disant persans aux devantures des cafés. En dernier lieu, la guerre ayant supprimé ses divers moyens d'existence, il s'était enrôlé dans l'équipe où nous venons de le rencontrer. Il vivait ainsi, au jour le jour, ignorant de sa nationalité…

… parlant un vague français mélangé d'arabe, ayant pour seul plaisir de fumer parfois un narghilé avec des Levantins dont il faisait la connaissance. Indifférent au bien-être, comme le sont beaucoup d'Orientaux, Ben Kaddour s'était trouvé parfaitement heureux jusqu'au jour où…

… Bertha avait commencé de tonner. Ces détonations, pour lui mystérieuses, et qu'il croyait d'origine diabolique, l'avaient plongé dans une crainte et un tremblement de tous les instants.

16

Ben Kaddour était superstitieux. Pour se garantir de la terrible Bertha, il achetait tous les fétiches à la mode. Sa veste ressembla bientôt à un étalage de camelot.

Mais il avait peu de confiance en ces gris-gris. Un jour, il vit apparaître sur un grand nombre de fenêtres la Bécassine protège-vitres. Il fut persuadé que c'était là l'image de quelque personnage miraculeux dont la protection était souveraine…

… et quand le hasard lui eut fait découvrir la vraie Bécassine, il s'attacha à ses pas. À ce moment, le canon monstrueux s'acharnait ; Bécassine jugeait prudent de ne sortir que sous l'abri relatif de son parapluie.

Un jour, un obus éclata non loin d'elle. Ben Kaddour, qui la suivait à quelques mètres, fut jeté contre la brave fille, se cramponna machinalement à elle. Ils ne furent pas touchés ; mais un bizarre phénomène se produisit.

Le vent de l'explosion s'engouffra sous le parapluie ; Bécassine et son compagnon furent enlevés de terre, et, l'espace de deux ou trois secondes, tourbillonnèrent à quelques centimètres du sol.

Un autre jour, ils suivaient les quais. Une sourde détonation retentit ; du ciel ensoleillé, une pluie aussi diluvienne que courte tomba soudain, inondant les passants.

C'était une trombe d'eau soulevée par un obus éclaté dans la Seine. Le parapluie protégea nos deux personnages.

Émerveillé de ce qu'il prenait pour un prodige,…

… Ben Kaddour s'était jeté à genoux devant Bécassine. « Gros bêta ! » se contenta de dire celle-ci, mais au fond, elle était flattée de la vénération du musulman.

De ce jour, il la suivit avec une fidélité de caniche. Parfois, agacée, elle voulait le renvoyer ; mais il larmoyait : « Ça macache bono, Médème Cassine ; toi vouloir moi crabouillé par Bertha. » Et il paraissait si malheureux, qu'apitoyée, elle n'insistait pas.

17

Cependant, Bécassine avait cessé d'être l'associée de César, et cherchait un nouveau métier. Elle demanda conseil aux patrons de son hôtel, des compatriotes qui étaient rapidement devenus ses amis.

« Savez-vous faire les cheveux et la barbe ? questionnèrent-ils. — Ma Doué, répondit-elle, ça m'est arrivé d'aider le perruquier de Clocher-les-Bécasses les jours de foire. — Alors, allez vous présenter chez Cozic, le coiffeur, vous savez, au bout de la rue. Faute de garçons…

« … il engage parfois des femmes. » Bécassine y courut. La boutique était pleine de permissionnaires qui venaient se faire barbifier avant de prendre leur train à la gare Montparnasse. Tous étaient pressés, Cozic ne savait à qui entendre.

Aux premiers mots de Bécassine, il demanda : « Vous savez couper les cheveux ? — Pas difficile, patron : on met un bol sur la tête et on taille ce qui dépasse. — Vous savez raser ? — Pas difficile : on met le pouce dans la bouche, pour tendre la joue, et on gratte. »

« — Parfait, conclut Cozic, vous avez les bons principes. Voilà un rasoir. Allez gratter les clients qui sont là-bas, au fond. Ça vous fera la main. Ils dorment de si bon cœur que si vous les coupez, ils ne s'en apercevront pas. »

Ils étaient deux, un grand et un petit.

Déjà préparés par le patron, ils avaient la figure couverte d'un masque de savon qui cachait tous leurs traits. Bécassine introdui-

sit son pouce dans la bouche ouverte du plus petit, joua du rasoir. Elle y allait d'une main vigoureuse,…

… le patient, sans se réveiller, s'agitait, gémissait, balbutiait des phrases confuses : « Je roule dans les barbelés… Un tank qui se promène sur ma figure. » Bécassine le maintenait, et, imperturbable, continuait son opération.

Mais, peu à peu, le savon était enlevé, les traits reparaissaient, et soudain Bécassine cria : « Ma Doué, c'est Zidore ! »

« — Présent ! » fit le petit soldat, qui ouvrit les yeux, les frotta avec énergie, se dressa.

18

« Y a pas à dire, fit Zidore quand il eut dissipé son reste de torpeur, c'est bien mamzelle Bécassine. En voilà un hasard ! Ce qu'on vous a cherchée d'ordre de M la Marquise de Grand-Air ! Rapport à ce que…

« … vous ne lui aviez pas écrit votre adresse, on s'est éreinté à courir tout Paris ; c'est pour cela qu'on dormait comme des marmottes. » Il se tourna vers son camarade, et le secouant : « Eh ! Stentor, cria-t-il, réveille-toi…

… « M Bécassine est retrouvée. » D'un revers de main, le militaire interpellé se débarrassa de son masque de savon, et Bécassine reconnut l'artilleur qu'elle avait tant admiré à Versailles…

… pendant une nuit de Gothas. « Salut, Mamzelle, fit-il en se drapant dans son peignoir ; recevez les hommages du canonnier

Stentor, dans le civil choriste à l'Opéra… Do… mi… sol… do. » C'était une manie de Stentor…

… de vérifier à tout propos s'il avait encore sa voix, son creux, comme il disait. Ce creux résonna, formidable ; les vitres tremblèrent. « Vous allez les mettre en miettes, taisez-vous donc ! » supplia le perruquier.

On entendit le bruit sec, le ppputtt du verre qui se fêle. « Allons, bon ! un carreau de cassé ! gémit Cozic. — Oh ! l'vitrier ! » chanta Bécassine, en souvenir de son métier récent. Zidore se tordait. C'était lui qui avait fait le ppputtt ; nul carreau n'était cassé.

Zidore plaçait cette plaisanterie chaque fois que Stentor essayait son creux, et elle obtenait presque toujours un succès qui enchantait le petit soldat.

Puis il expliqua à Bécassine qu'elle allait accompagner à Salonique la jeune M de Grand-Air, elle-même accompagnant son mari le lieutenant ; M. Proey-Minans, Hindenburg, Zidore étaient du voyage.

« Moi aussi… si, si, si, fa, la, » fit Stentor essayant de nouveau son creux… « Mets la sourdine ! lui cria Zidore…

« … nous n'avons pas de temps à perdre en chansons ; il faut prendre ce soir le train de Marseille, pour embarquer demain ; il ne nous reste qu'une demi-heure. » Tous trois se précipitèrent.

19

Un taxi-auto passait. Il daigna s'arrêter ; mais le chauffeur fit des difficultés, dit qu'il n'aimait pas le quartier de la gare de Lyon, qu'il ne marcherait pas.

Alors l'artilleur posa la main sur son épaule et lui tint ce discours : « Si tu fais le méchant, je te jette en bas de ton siège en te prenant par la peau du dos… do, sol, si, la. » La main et le creux étant également formidables…

… le chauffeur devint doux comme un agneau. Il s'était arrêté presque en face de l'hôtel de Bécassine. Celle-ci monta à sa chambre, tassa ses effets en un gros paquet.

Les trois voyageurs montèrent dans l'auto qui démarra en vitesse.

Tandis que la voiture tournait le coin de la rue, Bécassine aperçut, la durée d'un éclair, Ben Kaddour, qui, en voyant partir son fétiche protecteur, levait au ciel des bras désespérés.

Mais il y a un moyen connu de ne pas se laisser distancer par les autos les plus rapides, et le musulman l'employa.

« Plus que trois minutes ! » dit Zidore au moment où l'on arrivait à la gare.

Ce fut une course folle.

Des employés voulurent arrêter nos trois personnages ; la main vigoureuse de Stentor triompha de tous les obstacles.

Juste comme le train se mettait en marche, Bécassine, Zidore et Stentor sautèrent dans le fourgon de queue. Chose étrange : une boîte à ordures, qui se mouvait avec une vélocité singulière, bondit dans le wagon à leur suite.

Au bout d'un instant, de la boîte sortit une voix qui disait : « Y a bon Médème Cassine ; si ti aller bout du monde, Ben Kaddour ti suivre. »

Et, riant de toutes ses dents, Ben Kaddour apparut aux yeux de Bécassine stupéfiée.

20

Le Yémen, petit vapeur de commerce, employé depuis la guerre comme transport mixte, était sous pression à son appontement de Marseille. Sa sirène appelait avec insistance les passagers retardataires.

Devant la passerelle, se tenait un groupe composé de la marquise de Grand-Air, de sa nièce, la femme du lieutenant Bertrand, du chien Hindenburg et d'un correct valet de chambre qui n'était autre que M. Proey-Minans.

« Enfin, voici Bertrand ! » dit la marquise. Le lieutenant revenait, tout courant, de la gare où il avait été s'informer du train qui devait amener Zidore, Stentor et peut-être Bécassine. « Il y a eu un retard, dit-il, le train…

« … était signalé quand j'ai quitté la gare. Ils peuvent encore arriver à temps, mais ce sera juste. — Et probablement, ajouta la

marquise, Bécassine commettra quelque bévue qui fera tout manquer. Quelle idée, Thérèse, de vous…

« … embarrasser d'elle pour ce lointain voyage ! — Elle est si bonne, ma chère tante, et elle me tiendra compagnie à l'hôpital de Salonique ! — Et puis, dit M. Proey-Minans, elle m'est indispensable pour mes importantes fonctions de contre-espionnage…

« … Comme tous les simples, Bécassine a du flair. Le flair, c'est tout, en matière policière. Le flair et l'intuition. Dois-je, marquise, vous rappeler mes théories à cet égard ? » Un appel plus strident de la sirène le fit sursauter…

… et lui coupa la parole. À ce moment, le capitaine Bourlingue, commandant du Yémen, parut à la coupée du bateau, et, avec un fort accent marseillais, cria : « Lieutenang, il faut embarquer ; pas moyeng…

« … d'attendre davantage vos tire-au-flang. » La scène habituelle des adieux se déroula. La marquise fut copieusement embrassée par Bertrand et sa femme, par l'excellent M. Proey-Minans,…

… et même, à sa grande surprise, par le capitaine Bourlingue, qui s'était avancé jusqu'au groupe de nos amis. « Té, fit ce marin jovial, puisqu'on embrasse le domestique, on peut bien embrasser le commandant ; et ce sera peut-être…

« … la seule fois de sa vie que le commandant aura eu l'occasion d'embrasser une marquise. » Ce fut dit avec tant de rondeur et de bonhomie que M de Grand-Air ne put s'empêcher de sourire et serra avec sympathie la main…

… que le capitaine lui tendait. Celui-ci regagna son bord, accompagné de ses passagers ; le Yémen appareilla ; de son mouchoir, la marquise faisait des signes d'adieu à ses chers partants.

Quand elle ne put plus les distinguer, elle s'apprêta à rentrer en ville ; mais à ce moment, déboucha un fiacre, lancé de toute la vitesse que pouvait donner la pauvre rosse dont il était attelé.

« Arrêtons-nous ici, l'aspect de ces montagnes… » chanta le creux retentissant de Stentor, qui sauta en bas de la voiture, suivi de Zidore, de Ben Kaddour et de Bécassine. Si troublée qu'elle prit à peine le temps de…

… présenter ses devoirs à sa maîtresse, celle-ci demanda : « C'est-y, madame, que le bateau est parti ? » Du geste, la marquise montra le Yémen, qui se détachait, tout petit, sur la ligne d'horizon. Bécassine fondit en larmes. « Moi qui avais tant envie…

« … d'aller au pays des Turcs ! murmurait-elle au milieu de ses sanglots. Quel malheur ! — Ô sort cruel, tu ne te lasses point ! » continua, à pleins poumons, Stentor.

Cependant, un matelot s'approcha, dit qu'avec sa barque si on voulait l'aider à ramer, il pourrait peut-être rejoindre le transport, celui-ci marchant à vitesse réduite pendant que s'organisait le convoi.

« Essayons ! » cria Bécassine, qui passa brusquement du désespoir à l'extrême joie. Ils embarquèrent après un bref adieu à M de Grand-Air.

« Dans la galère capitane nous étions quatre-vingts rameurs, » chanta Stentor. Il empoigna un aviron et se mit à souquer avec autant de vigueur que s'il avait voulu, à lui seul, égaler tous les rameurs de la galère capitane.

La barque avançait rapidement, diminuant sans cesse la distance qui la séparait du Yémen. « On l'aura », fit Bécassine ; mais, prise d'une autre inquiétude, elle ajouta : « Pourvu qu'on permette à mon ami Ben Kaddour de…

« … monter à bord ! — J'ai mon idée, riposta Zidore. Fourre-toi dans ta boîte, l'Arbi. » Docilement, Ben Kaddour disparut dans sa poubelle, qu'il n'avait pas lâchée depuis son départ de Paris.

22

Je profite de ce que je fais la rentière à bord du Yémen, pour recommencer mes mémoires. J'écris cela, installée dans un fauteuil qu'on appelle, à ce que j'ai cru entendre, un requin-de-chair, et qui est un meuble bien confortable.

… à part qu'au moindre mouvement il bascule en avant ou en arrière. Alors, on dégringole par terre ; ça vous truffe de bleus ou d'égratignures ; ça vous mange la chair, quoi, comme ferait un requin, d'où probablement le nom de ce drôle de meuble.

Vous me direz que je n'ai qu'à m'asseoir sur autre chose. C'est bien vrai ; mais, toute petite, j'ai eu la passion de me balancer ; maintenant encore, il n'y a rien qui m'amuse autant, et moi, vous savez, je suis plus sensible à l'amusement qu'à la douilletterie.

Mais en voilà assez sur ce fauteuil ; je reprends le récit de nos aventures au moment où, avec notre barque, nous tâchions de rejoindre le transport. Nous lui faisions des signes avec nos mouchoirs : Stentor lui criait de s'arrêter…

… et la voix de Stentor, ça s'entend à des kilomètres. Le Yémen a encore ralenti sa marche ; nous sommes venus bord contre bord, et on nous a lancé une échelle de corde.

« Honneur aux dames ! » a dit Zidore, en m'invitant à monter la première. C'était galant, mais je me serais bien passée de sa galanterie et j'aurais préféré avoir quelqu'un devant moi, vu que je suis plutôt vertigineuse…

… et que cette échelle qui ballottait, et puis la mer en dessous, et le vent en plus, ça aurait fait tourner des têtes plus solides que la mienne. Enfin, j'ai pris mon courage à deux mains, l'échelle aussi, j'ai commencé de grimper…

Les choses les plus terribles, elles le sont toujours moins qu'on ne pense. À mi-chemin, j'étais rassurée, je riais même de ma peur passée et j'ai regardé en bas ce qu'on faisait de Ben Kaddour, ayant toujours la crainte…

… qu'on ne veuille pas de lui sur le Yémen. Et moi, je me suis attachée à ce garçon ; ça me flatte qu'il ait confiance en moi pour le protéger. Stentor avait empoigné la boîte où l'Arbi était caché et l'avait…

… chargée sur son dos, de sorte qu'il avait l'air de porter un gros paquet. Ce Stentor, il est fort… comme un Turc, c'est le cas de le dire. Avec cette grosse charge, il a grimpé l'échelle sans seulement faire ouf, et même en chantant…

… comme à son ordinaire. En haut, le lieutenant Bertrand, M Thérèse et M. Proey-Minans nous attendaient. J'ai commencé de leur dire ma crainte de ne pas partir avec eux, ma joie de les retrouver, et pendant ce temps, Hindenburg sautait après moi comme un fou.

23

J'étais au milieu de mon discours quand une grosse voix a crié : « Sileince dans les rangs ! mettez-vous sur une ligne, les nouveaux arrivés, les tire-au-flang ; le commandant Bourlingue va vous parler. » Ce qu'il…

… paraissait en colère, ce commandant ! Nous nous sommes mis dans la position du garde-à-vous, et il nous a traités comme les derniers des criminels. « Vous avez manqué le départ, qu'il criait ; vous êtes des déserteurs ; vous irez en conseil de guerre, je vous ferai mettre…

« … aux fers ; je vous ferai bâtonner ; vous mourrez sous le bâton. » Zidore qui n'est pas facile à intimider, en était blême, et Stentor, ayant, par habitude, essayé son creux, a fait un couac épouvantable. Eh bien, c'est drôle, moi, je ne tremblais pas du tout.

Ce qui me rassurait, c'était, je crois, que je voyais au commandant de bons yeux malicieux, et ses coins de bouche qui se relevaient. Tant y a qu'à un moment, je me suis avancée et j'ai dit : « Si je ne dois mourir que de votre bâton, je crois bien…

« … que je vivrai cent ans et plus. » Ces paroles, elles sont parties sans que j'y pense, comme malgré moi. À peine lâchées, j'en ai été toute confuse, j'aurais bien voulu les reprendre ; mais je n'en ai jamais prononcé de ma vie qui aient eu un meilleur effet.

Le commandant s'est mis à rire, à se tordre plutôt. Il a crié : « Elle me plaît, cette hanoum à la face de lune ; rompez, garçons, je vous fais grâce en l'honneur de Bécassine-hanoum. » Alors, ils ont compris que tout ce qui précédait c'était une farce…

Zidore a fait un pas de gigue en criant : « Vive le commandant ! » Stentor a entonné un de ses plus beaux airs, où il est question de joie, de félicité, de retour à la vie et de petits oiseaux. Et la poubelle qui était restée…

… jusque-là bien tranquille, s'est mise à s'agiter ; Ben Kaddour en est sorti, à la stupéfaction du capitaine. Celui-ci a crié qu'il ne voulait pas de cet Arbi, qu'il allait le flanquer à la mer. Mais il a vu qu'il ne faisait plus peur à personne ;

… alors, il s'est contenté de faire donner un balai à Ben Kaddour et de le charger du nettoyage des cabines de nos maîtres.

Pour que mon histoire soit complète, il me reste à vous dire que ce mot d'hanoum, dont le commandant m'a nommée deux fois, et que j'avais pris pour une injure,…

… c'est tout simplement un mot turc qui signifie « femme » ou « dame ». J'ai compris ça en causant avec mon ami Bourlingue. Car il est mon ami, maintenant, et c'est bien le meilleur des capitaines de cabotinage… ou de cabotage ; je ne sais plus bien comment on dit.

24

Le lendemain de notre embarquement, j'étais encore sur mon requin-de-chair, mais mieux en équilibre que la veille. J'y travaillais à des pantoufles en tapisserie dont je venais de combiner le dessin avec Zidore. Ce dessin représentait…

… un navire sur une mer de tempête, et, dans le haut, un oiseau qui apporte une banderole où il y a mon nom écrit. C'était joli et distingué, mais pas commode à faire. J'y travaillais avec tout mon cœur, et avec des laines que m'a données M Armande…

… la secrétaire du bord, une jeune fille bien gentille, dont j'aurai à vous reparler. Zidore, qui se connaît à tout, me conseillait pour les couleurs, et, grâce à lui, ça prenait vraiment bonne tournure.

À Zidore et à M Thérèse, qui m'ont questionnée, je n'ai pas voulu dire pour qui étaient ces pantoufles ; mais à vous, je vais le dire en secret : c'est pour le commandant Bourlingue, vu, que du premier coup que je l'ai vu, il a empaumé ma sympathie.

D'abord, il est vif comme poudre. Vous le voyez sur le pont, à surveiller une manœuvre, vous vous dites : « Il en a pour un bon bout de temps, » et comme sur ce Yémen, où…

… nous sommes les seuls passagers, on peut se promener partout, vous descendez, je suppose, à la chambre des machines : il y est arrivé avant vous. Il est quasiment partout à la fois. Et quoique tout le temps il bougonne, gronde, prenne des airs de colère, il et bon comme du pain pure farine.

Ainsi, pas plus tard que tout à l'heure, il attrapait un mousse qui avait fait je ne sais quelle bêtise. Même, ayant la main aussi vive que les jambes, il lui a allongé une taloche, oh ! pas méchante, une taloche qui n'aurait pas écrasé une puce. D'émotion plus que de mal le mousse s'est mis à pleurnicher.

Alors, le commandant lui a glissé une pièce dans la main et il lui a dit : « Tiens gamin, si tu n'en as pas besoin pour toi, tu l'enverras à la maman. » Des traits de bonté comme ça…

… moi, ça me sensibilise. Le commandant aurait une trentaine d'années de moins, et il lui prendrait fantaisie d'aller à Clocher-les-Bécasses demander ma main aux auteurs de mes jours, je crois bien que je les prierais respectueusement de répondre oui.

Mais il a l'âge d'être plus que mon père, et s'il n'est pas marié, ce que j'ignore, bien sûr il n'aurait pas idée de le devenir avec une pauvre fille comme moi. Donc, en me relisant, je me demande si je ne devrais pas effacer la bêtise que je viens d'écrire. Je la laisse pour la propreté…

… de mon cahier, mais ça sera encore un secret entre nous. Le commandant n'est pas seulement vif et bon, il est simple et pas fier. Chaque fois qu'il me rencontre, il cause avec moi comme si nous étions compères et copains. Il m'a raconté sa vie.

25

Paraît qu'il a débuté mousse, au temps de l'ancienne marine, quand sur les bateaux tout se faisait à la voile. « Et ça, qu'il m'a

dit, c'était vraiment des bateaux de marins, jolis à regarder, tandis que maintenant, c'est comme des locomotives sans roues ;…

« … c'est plein de machines, de télégraphes sans fils, de téléphones, d'un tas d'inventions d'ingénieurs où je ne comprends goutte. » Petit à petit, il est devenu officier, capitaine, toujours à naviguer dans des Constantinople, des Égypte, des Indes, des Chine et autres pays à Turcs.

C'est pour ça qu'il emploie souvent des mots de leur langue. Il a pris aussi leurs habitudes. Quand il se repose dans sa cabine, presque toujours il se coiffe d'un fez, et il s'accroupit par terre, sur un tapis, comme font les Turcs que j'ai vus sur des images.

Je reviens à mes pantoufles, dont ces explications m'ont menée bien loin. Zidore m'avait quittée, je travaillais de toute mon application, quand, tout à coup, une voix, que j'ai reconnue celle du commandant, a dit près de moi : « Bécassine-Hanoum… »

… J'ai fait un bond sur mon requin, qui a bien failli s'en venger en m'envoyant par terre, et je me suis empressée de cacher mon ouvrage dans mon tablier. Le commandant paraissait préoccupé. Il s'est assis et il a repris : « Bécassine-Hanoum, tu vois un commandant bien ennuyé. »

Faut dire que c'est sa manie de tutoyer tout le monde, sauf, bien entendu, les vrais messieurs et dames. Je m'étais levée, comme ça se doit devant un supérieur, et j'ai demandé : « Quoi qu'y a qui vous ennuie, commandant ?…

« — C'est qu'Armande, tu sais, la secrétaire du bord, vient de tomber subitement malade, et je n'ai personne pour la soigner. — J'y vais, mon commandant. » Tout de suite, j'ai couru dans la di-

rection de la cabine de M Armande. Le commandant me suivait. « Ennuyeux ! qu'il disait…

« … Une bonne fille, cette Armande ; et puis, c'est elle qui se débrouille dans toutes les inventions d'ingénieurs, le téléphone, et ça surtout (il me montrait des appareils tendus entre les mâts, tout en haut), ça, qui est la télégraphie sans fil, la T. S. F., la plus diabolique de ces inventions du diable. »

Il a un peu réfléchi, puis, en arrivant à la porte de la cabine, il a repris : « Dis donc, Bécassine, pendant qu'Armande est malade, tu pourrais peut-être essayer de faire la secrétaire ? — À vos ordres, commandant ! » que j'ai répondu.

26

Au moment où j'entrais dans la chambre de M Armande, le commandant me dit : « Défense absolue de lui donner à boire. C'est mortel, en cas de choléra. — Ah ! ma Doué ! cette pauvre M Armande qui a le choléra !

— Mais non, qu'il a fait en riant de ma mine effarée, elle n'a peut-être rien du tout ; seulement, quand on a navigué toute sa vie dans les mers du sud, on y pense toujours, au choléra. » Il a appelé un matelot qui passait…

… et il lui a demandé : « Le médecin, comment va-t-il ? — Toujours la même chose, commandant : le mal de mer à rendre l'âme. » Le commandant a grommelé : « Il n'est bien portant qu'à terre, mon médecin ; un médecin d'eau douce !…

« … Il faut que je soigne les malades, et le médecin par-dessus le marché !… Avec tout ce que j'ai à faire ! » Il levait les bras, d'un air accablé. « Pour Armande, j'espère que ce ne sera pas grave, a-t-il conclus ; mais, défense de lui donner une seule goutte…

« … de liquide. » Je suis entrée. La secrétaire était couchée, si rouge que d'abord ça m'a fait peur. Je me suis rassurée quand elle m'a expliqué que, par crainte de son fameux choléra, le commandant lui avait fait mettre trois couvertures et quatre…

… boules d'eau chaude. Se redressant dans son lit, elle a gémi : « Je meurs de chaleur, je meurs de soif ; donnez-moi à boire. — Je regrette bien, que j'ai répondu, ça m'est défendu. — C'est désolant. Je vais tâcher de dormir pour oublier ma soif. »

Je me suis assise au pied de la couchette, et, afin d'abréger le temps, j'ai tiré de mon tablier les pantoufles en tapisserie ; j'ai repris mon travail. Seulement, j'ai déjà eu occasion de vous en faire part, je suis dormeuse de ma nature. Presque tout de suite, je me suis assoupie et probablement j'ai ronflé.

Déjà toute petite je faisais, avec mon nez, une musique à tenir la maison éveillée. Depuis ça a dû encore augmenter.

Ronflement ou pas, quand je suis revenue à moi, M Armande ne dormait plus. Elle était sur son séant et qu'est-ce que j'ai vu ? Elle buvait !… Elle buvait, à même le goulot, l'eau d'un des cruchons.

Elle a supplié : « Ne le dites pas au commandant ; il se mettrait en colère. » Bien sûr que je n'avais pas envie de rapporter. Même j'ai pris ma part de sa désobéissance. J'ai ramassé les cruchons sous prétexte d'en changer l'eau, et, faisant réflexion… »

… que probablement, M Armande boirait encore par le même moyen, et que cette eau chaude devait être bien fade, j'ai mis du sucre dans les cruches. Toute ma petite réserve y a passé. « Tout de même, que je me disais en faisant ça…

27

« … si c'était le choléra, on pourrait m'accuser d'avoir assassiné cette pauvre Armande ! » Heureusement, le médecin, enfin remis de son mal de mer, a pu venir un peu après ; il a dit que ce n'était qu'un peu de grippe, mais que…

… pendant au moins vingt-quatre heures, la secrétaire ne serait pas en état de reprendre son service. Après m'avoir remerciée de mes soins et gentiment embrassée, elle a dit : « Le commandant va être bien ennuyé, surtout à cause de…

« … la T. S. F. » Ça m'a rappelé que ce brave commandant m'avait déjà parlé de cette mécanique. Alors, je me suis fait donner quelques explications ; après quoi je suis montée sur le pont. « Un instant !… » a fait le commandant, qui a vu…

… que je voulais lui parler. Il était entouré de quelques matelots, de Zidore, de Stentor. Tous regardaient vers les appareils tendus entre les mâts. On entendait des ronflements, des crépitements. « C'est la T. S. F. qui marche, a grogné le commandant. Qu'est-ce qu'elle raconte, cette invention du diable ? Peut-être des choses importantes…

« … Et pas moyen de comprendre. C'est ennuyeux, c'est ennuyeux ! » Il faisait son geste d'homme accablé.

Alors j'ai dit : « Commandant, M Armande m'a expliqué la T. S. F. : on se met un casque de téléphoniste sur la tête ; on entend des bruits brefs, des bruits longs, et tous ces bruits, ça représente des lettres. Avec l'alphabet qui est sur son bureau…

« … je comprendrais peut-être. Voulez-vous que j'essaie ? — Brave fille, cette Bécassine Hanoum. Essayons toujours. Qu'est-ce que nous risquons ? » Les bruits avaient cessé. Nous sommes descendus à la queue leu-leu dans la cabine de la T. S. F. « L'alphabet, que j'ai dit, il porte, à ce que m'a confié M Armande, un nom de poisson, Phoque ou Morse, je ne me souviens plus…

« … Mais je vois deux casques ; lequel qui est le bon ? — Moi, je ne sais pas, a déclaré le commandant. » Alors Zidore pris la parole : « Le casque de gauche, c'est celui du téléphone intérieur ; celui de la T. S. F. c'est celui de droite…

« … On entend ce qui se passe dans le monde entier dès qu'on l'a mis. — Mi… sol… do, » a ajouté Stentor.

J'ai eu le soupçon qu'il chantait pour cacher une envie de rire, et il m'a semblé que Zidore, aussi riait en dessous ; mais, sur le moment, je n'y ai pas prêté grande attention.

28

J'ai ajusté sur ma tête le casque de la T. S. F. et j'y ai éprouvé de la peine. Celui qui a inventé cette drôle de coiffure ne devait pas être Breton ; il n'a pas pensé que ça ne va guère avec une coiffe.

Le commandant, Zidore et Stentor riaient en me regardant. Je me rendais compte qu'ils parlaient. Mais à cause des récepteurs ; je ne les entendais pas. J'ai fait mine d'enlever le casque.

Le commandant m'en a empêchée : il a écrit sur une feuille de papier qu'il m'a mise sous les yeux : « Ne le quittez sous aucun prétexte ; ça pourrait vous faire manquer une communication intéressante. » Et puis il a parlé encore aux deux autres. J'ai compris qu'il leur disait de me laisser, de ne pas me troubler.

Je l'ai compris à ses gestes. Ça m'a étonnée, vu que, d'ordinaire, je ne comprends pas facilement même les paroles et ça m'a fait penser que, peut-être,...

... je serais plus futée si je devenais sourde. Malgré cela, je préfère ne pas faire l'essai. Ils sont sortis et je suis restée seule, n'ayant rien à faire, m'ennuyant à peu près autant qu'une tortue qu'on aurait mise sur le dos.

Probablement, j'ai dû m'endormir et rêver, car j'ai commencé aussitôt de voir des choses comme il n'en apparaît qu'en songe. J'étais au milieu de la mer, assise bien tranquillement dans un baquet qui flottait et que tirait mon chien Hindenburg.

Je n'avais pas besoin de le diriger : de lui-même, il piquait sur une ville que j'apercevais au loin. Au bout d'un moment, Ben Kaddour, sorti je ne sais pas d'où, est venu s'asseoir sur le bord de mon baquet, ce qui a failli me faire basculer.

... et tendant les bras vers la ville, il a dit : « Je la reconnais, c'est là que je suis né. C'est Salonique. » À ce moment, la mer s'est mise à bouillonner,...

… et pas loin de moi, j'en ai vu sortir quelque chose d'extraordinaire. C'était un gros poisson qui me regardait avec des yeux méchants, et qui avait un petit canon sur son dos.

Àcôté de cette bête a paru un officier, que j'ai reconnu boche. Aussi facilement que je grimperais sur une bourrique, il a monté à califourchon sur le poisson. Lui aussi, il me regardait d'un air méchant, et il a braqué sur moi son canon.

29

Et puis d'autres ont paru, tout semblables, à droite, à gauche ; bientôt, j'ai été entourée d'un cercle de ces poissons montés d'officiers.

Ces méchants hommes disaient : « Bécassine n'ira à Salonique, nous allons couler son baquet. »

Mais je n'avais pas peur du tout. Je me suis dressée toute droite ; Hindenburg a fait de même, presque debout sur la mer. J'ai crié : « Tas de sales boches ! » Le chien a eu un aboiement qui voulait dire la même chose.

Et tout a disparu parce que je me suis réveillée dans mon poste de T. S. F. Le casque cliquetait à mes oreilles. Je me suis précipitée sur l'alphabet, mais je n'ai pas…

… l'habitude, n'est-ce pas et, de distinguer tous ces bruits courts, tous ces bruits longs, de les noter avec mon crayon, de tâcher de les retrouver sur l'alphabet, c'était un travail auquel une

plus maligne n'aurait pas suffi. Brusquement, j'ai entendu des paroles.

Je vais les répéter par écrit, et M. Pinchon vous montrera la tête d'épouvante que je faisais ! « C'est toi, mon vieux Fritz ? — Oui, mon vieux Wilhelm. — Tu es là avec ton sous-marin ? — Oui, et toi ? — Moi, pareillement. — Bon. Dans cinq minutes…

« … on lancera les torpilles et on coulera le Yémen. » Vous pensez si j'ai eu la petite mort en entendant ça. Mais quoi faire ? Le commandant m'avait défendu de quitter le casque sous aucun prétexte. J'ai essayé d'aller jusqu'à la porte, pour crier, appeler : les fils n'étaient pas assez longs.

J'en pleurais presque d'énervement et d'angoisse, quand mes yeux sont tombés sur un bouton en dessous duquel il y avait écrit : Signal d'alarme. Je l'ai poussé, et aussitôt la sirène a mugi

… si fort que je l'entendais malgré mon casque. J'entendais aussi tout un branle-bas sur le pont, au-dessus de moi. Puis la porte s'est ouverte, Zidore et Stentor sont entrés, dans un état d'agitation comme je ne les avais jamais vus.

Ils m'ont enlevé le casque, ils n'ont expliqué que ce casque, c'était celui du téléphone intérieur ; qu'ils m'avaient joué un tour, que c'était eux qui, d'un des téléphones du bord, avaient fait les bruits et prononcé les paroles que j'avais entendus.

Ils ont achevé : « Le commandant va être dans une belle colère ! Nous n'y coupons pas de huit jours de fers. » Alors, moi, je leur ai dit : « Quand on fait une mauvaise farce, faut savoir en avaler les conséquences. Cherchons le commandant et racontons-lui l'histoire. »

30

Sur le pont, il y avait branle-bas, mais pas d'affolement. Des matelots se rendaient tranquillement à leur poste. Ils riaient entre eux de la drôle de tournure que leur donnaient les ceintures de sauvetage…

… qu'on ajuste en cas d'alarme. Ils ont ri surtout en voyant arriver le chef cuisinier. C'est un bon gros tout réjoui. La ceinture, trop étroite pour lui, n'arrivait pas à se boucler.

Son gâte-sauce tirait de toutes ses forces sur les courroies ; le chef gémissait qu'il allait étouffer, qu'il préférait encore être noyé ; mais le petit répétait : « Faut qu'elle aille ; faut la mettre, c'est l'ordre. » Et, à la fin, les boucles ont bouclé.

Je remorquai Zidore et Stentor vers mon bon ami Bourlingue, que je voyais à sa place de commandement. Ah ! ils ne faisaient pas les fiers, et ils ne trouvaient plus leur

… farce si drôle. Du plus loin qu'il nous a aperçus, le commandant a crié : « Qu'ça signifie ? Pas de ceinture !… Désobéissance !… Conseil de guerre ! » Mais je me suis avancée, je lui ai dit : « Y en a pas besoin de ceinture, commandant, y a pas de danger ; c'est une erreur : ils vont vous expliquer. » Et j'ai poussé en avant…

… mes compagnons bien penauds. Les explications de mes deux farceurs ont été aussi embrouillées que si je les avais faites moi-même. Pendant qu'ils parlaient, je guignais le commandant et je me disais : « Gare là-dessous ! Il va piquer une de ces rages !… Il va éclater !… Bon, ça commence ! » Il s'est mis à rouler des yeux terribles, à crier :

« Grave, très grave, tout ça ! Pas réglementaire… Punitions effroyables : fusillade, pendaisong au grand mât ! » Mais moi qui le connais, il me semblait que sa colère était feinte, et en effet, tout d'un coup, il n'a pu pas s'empêcher de rire…

… comme il fait souvent, à en perdre la respiration. Tout en riant, il bousculait Zidore et Stentor, bien contents maintenant ; puis, son rire calmé, il leur a dit qu'il leur faisait grâce, parce qu'il aimait la gaieté et qu'ils l'avaient bien amusé.

Alors il a appelé son lieutenant, il lui a commandé de signaler la fin d'alerte. En un clin d'œil, chacun a retiré sa ceinture. C'est certain que c'est un vêtement utile, mais sauf pour les dames qui ont…

31

… le goût des corsets montants, ça n'est pas agréable à porter. Moi, je restais plantée comme un piquet devant le commandant, ne sachant s'il fallait partir ou demeurer, quand il m'a dit : « Viens te promener avec moi, Bécassine-Hanoum. »

Et il m'a prise par le bras. C'est tel que je vous le raconte : j'ai eu l'honneur de faire le tour du pont au bras d'un commandant de la marine française ! Qu'est-ce qu'ils auraient dit s'ils avaient vu ça, les gens de mon pays natal de Clocher-les-Bécasses…

… qui, lorsque j'étais haute guère plus que trois pommes, se moquaient déjà de moi et prétendaient que, toute ma vie, je serais bonne bien juste à me promener avec des oies !

Tout en faisant notre tour, le commandant me parlait de la fin de notre traversée, qui n'allait plus être longue, des endroits qu'on verrait. Je répondais : « Oui, commandant. Parfaitement, commandant. » Mais je dois avouer que j'étais à autre chose.

Il s'en est aperçu. « Tu ne m'écoutes pas. Qu'est-ce que tu regardes ? » a-t-il demandé. Ce que je regardais, c'était un matelot qui marchait en avant de nous, portant une petite malle de bois, et qui avait vraiment une drôle de tournure, pas du tout la tournure d'un matelot.

Il marchait comme quelqu'un qui n'a pas sa raison, ou qui n'a pas ses yeux. Il se cognait dans d'autres matelots, ou dans les mâts, ou dans les cheminées. À un moment, il a tapé dans un paquet de cordages et il a failli s'étaler par terre.

Àtout ce qu'il cognait, même aux objets, il disait : « Je suis désolé… Veuillez m'excuser… Vous ai-je fait mal ? »

Puis, il s'est retourné, et c'est sur nous qu'il a cogné ; le commandant a failli recevoir la malle en pleine figure. Il a repiqué une colère, une vraie. Il a crié : Diable de maladroit !… Qu'c'est qu'un matelot comme ça ?… Flanquerai aux fers ! »

Maintenant, je voyais le matelot de face, je l'ai reconnu et j'ai dit : « Tiens, c'est M. Proey-Minans ! » Ça a calmé aussitôt le commandant. « Mais oui, a-t-il fait, c'est M. Proey-Minans, sous un nouveau déguisement,…

« … et qui lui va, ma foi, fort bien. Toutes mes félicitations, cher monsieur. — Merci, commandant ; mais je vous poserai une question, si vous le permettez : je cherche mon groupe, j'ai perdu mon groupe, pourriez-vous me dire où est mon groupe ? »

32

Avant de vous parler du groupe que réclamait M. Proey-Minans, il faut que je vous dise un peu ce qu'était devenu ce bon cher monsieur depuis notre embarquement. À ce moment, vous vous rappelez, il était déguisé en domestique

Au repas qui a suivi notre arrivée, et que mes maîtres ont pris avec les officiers, il a voulu rester conséquent avec son costume, et il a commencé d'aider au service, comme je faisais moi-même.

Seulement, le métier de valet de chambre, c'est comme tous les métiers, ça a besoin de s'apprendre, et M. Proey-Minans n'a pas eu l'apprentissage. En plus, il est myope à ne pas distinguer un pissenlit d'une citrouille.

Alors, il faisait de ces bêtises pour lesquelles on a ses huit jours chez les meilleurs maîtres. Il versait le vin à côté des verres,...

... il remportait les plats pleins à l'office et il tendait les vides aux convives.

Àun moment où, par extraordinaire, il passait un plat qui contenait quelque chose, il l'a flairé, il a pris un air d'écœurement et il a dit : « Quelle abominable odeur ! Ma cuisinière sait pourtant bien que je ne puis souffrir l'ail ! »

Il faut dire que la cuisine du Yémen, c'est ail, et ail, et encore ail, au goût du commandant, qui n'est pas de Marseille pour rien. Celui-ci a commencé de bougonner : « Qu'c'est qu'un domestique comme ça ? S'pèce d'empoté, malappris !...

« … Flanquerai aux fers ! » Juste à ce moment, M. Proey-Minans, qui est distrait plus encore que myope, a achevé d'oublier le rôle qu'il jouait, et, se trouvant devant une place restée vide, il s'y est assis, bien tranquillement.

Du coup, le commandant a failli éclater. Heureusement, ma maîtresse était sa voisine. Elle lui a dit tout bas quelques mots d'explication qui l'ont calmé, et l'incident n'a pas eu de suite.

Le jour suivant, nous avons vu M. Proey-Minans se promener sur le pont, d'abord en soldat anglais…

… et un peu plus tard, en Turc, ou Arbi, je ne sais pas au juste, enfin une espèce de mendiant tout affreux et dépenaillé. Ben Kaddour s'est précipité, le prenant, de loin, pour un de ses compatriotes.

33

… mais quand il a été près de lui, il a dit : « Ça y être le bon vieux monsieur. » Et il est venu me rejoindre. C'est drôle : M. Proey-Minans se donne beaucoup de peine pour se déguiser, et cependant, on le reconnaît toujours. Pendant que pour s'exercer à son métier de contre-espionnage, il jouait ainsi au mardi-gras,…

… nous autres, nous écoutions un lieutenant nous expliquer ce que nous aurions à faire en cas de torpillage. Chacun fait partie d'un groupe ; au signal d'alarme, les groupes doivent se former à l'endroit qu'on leur a indiqué, et puis, il n'y a plus qu'à obéir au chef du groupe. Oh ! c'est bien arrangé ! Zidore, Stentor, Ben

Kaddour et moi, nous nous sommes mis ensemble étant du même groupe n 5.

L'officier appelait : « M. Proey-Minans, chef du groupe n 5… Où est M. Proey-Minans ? »

« — Voilà, voilà » a-t-il crié, et il est accouru aussi vite qu'il put, en se cognant, naturellement, dans tous les obstacles qu'il a rencontrés.

Le lieutenant a paru surpris de le voir accoutré comme il était, mais il n'a rien dit : on est si poli et si gentil dans la marine ! « Lieutenant, lui a demandé M. Proey-Minans, ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux désigner un autre chef ? Serai-je à la hauteur de ma fonction ?

« — Nous vous aiderons, cher monsieur. — Et puis, moi, je suis là… La, si, sol, do, » a chanté Stentor, qui aime bien faire l'important.

Tout le monde a assuré M. Proey-Minans qu'il commanderait très bien le groupe n 5. J'ai dit, comme les autres, par politesse, mais entre nous, j'ai pas confiance. C'est un homme bien savant, mais si myope et si distrait que des fois il en paraît, si je peux dire, toqué.

Déjà je n'étais pas rassurée de l'avoir pour chef, je le suis encore moins depuis que je l'ai vu courir comme un affolé après son groupe, le jour de la fausse alarme.

Je me demande ce qui arriverait s'il y en avait une vraie, d'alerte. Et certainement, il va y en avoir une, mon flair me le dit, j'en ai le pressentiment, j'en rêve la nuit, et ça me donne des cauchemars épouvantables.

34

Une fois de plus, mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. Nous l'avons, la vraie alerte, nous le tenons, le torpillage ; nous sommes en plein drame pendant que j'écris ces lignes, les dernières, peut être, qui sortiront de mon stylo.

Il était cinq heures du matin, et je dormais comme une bienheureuse, quand, soudain, réveil en sursaut. La sirène mugissait avec la force d'un troupeau de bœufs, surtout composé de vaches, qui donnent plus de voix…

… comme chacun sait. Je dégringole de mon lit, je m'habille en hâte. Il se produit un choc qui fait trembler tout le bateau ; Hindenburg, qui couche dans ma chambre, se met à aboyer encore plus fort que la sirène ne mugissait. Ça me fait perdre un peu la tête.

Je mets du temps à rassembler les objets que je voulais emporter comme nécessaires ou agréables en cas de naufrage : ma brosse à dents, mes grands mouchoirs à rhume de cerveau, une boîte d'allumettes surtout. Rien de plus utile que ça…

… À preuve, l'histoire de Robinson Crusoé et de Vendredi, qui ont eu tant de peine à allumer leur feu. Dame ! ça n'est pas commode de trouver des allumettes, même dans les bureaux de tabac. À plus forte raison dans une île déserte.

Enfin, fine prête, parée et harnachée, je grimpe sur le pont, je me rends à l'endroit désigné pour le groupe 5. C'est là que j'écris.

Ben Kaddour tremble de tous ses membres, et tantôt il se fourre dans sa boîte…

… tantôt il se jette à mes pieds, en me suppliant de ne pas le laisser crabouiller. Zidore et Stentor rient, se font des niches. Moi, je ris de les entendre. C'est drôle, souvent je m'étais dit que si j'étais prise dans un torpillage…

… je mourrais de peur. Eh bien ! pas du tout. Je suis rassurée par le beau soleil, par le calme de la mer, par celui du commandant. Il est magnifique. Comme il donne bien ses ordres ! Il pense à tout, il a l'œil partout… Voilà que M Armande lui porte les nouvelles. Cette brave petite, quoi que pas complètement guérie, a repris son poste à la T. S. F.,

En s'en retournant, elle s'arrête deux secondes à causer. « Pas de grave danger, qu'elle me dit. Un croiseur vient à notre secours. Le pirate boche doit s'être enfui, son mauvais coup fait ; l'homme de vigie ne le voit plus…

35

« … Le voie d'eau n'est pas trop grande. Tout le monde sera sauvé. » Déjà des bateaux sont mis à la mer, des groupes s'embarquent. Tout ça se fait sans tumulte, bien en ordre. Nous aussi nous devrions embarquer, mais nous attendons notre chef de groupe…

… M. Proey-Minans. Où est-il passé ? Ce serait lâche de partir sans lui ; pourtant il faut se presser. Qu'est-ce qu'a donc Hindenburg ? Il tire comme un fou sur sa laisse, il m'échappe.

Il a couru d'un trait à l'autre bout du pont. Voilà qu'il se précipite sur un cuisinier que je voyais depuis quelques minutes s'agi-

ter là-bas. Il le conduit vers nous.

Et je reconnais M. Proey-Minans, je reconnais la malle qu'il porte : c'est celle qui contient tous ses déguisements. M. Proey-Minans nous explique rapidement que ses mauvais yeux l'avaient empêché de retrouver l'endroit de réunion. Et nous, nous ne pouvions deviner que ce chef de cuisine, c'était notre chef de groupe.

Faut avouer que c'est une drôle d'idée de se déguiser en gâte-sauce pour aller dans la grande sauce… Zidore et Stentor aident à mettre notre barque à la mer… Ben Kaddour dégringole l'échelle avec une agilité de singe.

Les trois autres n'en finissent pas de nous rejoindre.

Je les appelle. Ils devraient se presser : le Yémen commence à pencher et à couler de l'arrière.

… Je vais plier soigneusement mes mémoires, je les mettrai dans une bouteille dont j'enfoncerai le bouchon de toutes mes forces. J'ai lu que ça se fait toujours en cas de naufrage.

M. Proey-Minans, Zidore, Stentor apparaissent en haut de l'échelle. Ils descendent. Auront-ils le temps d'arriver ?… Le Yémen, en se retournant, ne va-t-il pas nous mettre, nous aussi, la quille en l'air ?

C'est le moment de jeter la bouteille… Adieu, mes chers mémoires, sur lesquels j'ai passé tant de temps et fait tant de pâtés ! Dieu veuille que vous arriviez à mes bonnes petites de la Semaine de Suzette… et que je puisse encore écrire pour elles !!!

36

Après une longue navigation, la bouteille contenant les Mémoires de Bécassine fut poussée par les courants vers un port italien… Elle y fit son entrée en même temps qu'un navire venant de Salonique.

Or, par une étrange coïncidence, à bord de ce navire se trouvait le lieutenant Pinchon, portraitiste habituel de Bécassine, rappelé de l'armée d'Orient en France. Il descendit à terre, visita une vague ruine antique, seule curiosité…

… de la petite ville, puis, s'ennuyant, vint flâner sur le port. Un homme pêchait à la ligne. Le lieutenant regarda ; l'homme, obligeamment, lui tendit sa gaule : « Si le signor officier daigne !… »

Le signor officier daigna. À peine eut-il pris la gaule, le bouchon s'enfonça. Le lieutenant tira ; il éprouva une forte résistance ; rien ne parut. « C'est un gros poisson, dit-il, ou quelque vieille casserole. » Déjà le pêcheur était descendu au ras de l'eau. Il ramena à la surface l'objet auquel l'hameçon était…

… accroché : c'était une bouteille tout enlacée d'herbes marines. Il allait la rejeter ; l'officier l'en empêcha « Faites voir, » demanda-t-il. La bouteille était bouchée, quelque chose de blanc apparaissait à l'intérieur. Et quelle fut la stupéfaction du…

… lieutenant quand ayant extrait, déployé ce quelque chose de blanc, il y reconnut un précieux manuscrit, celui où Bécassine racontait ses aventures à bord du Yémen, et son naufrage.

Une semaine plus tard, le lieutenant et le manuscrit faisaient leur entrée dans les bureaux de la Semaine de Suzette. On y était

fort inquiet du silence prolongé de Bécassine. Dès que les courriers arrivaient, on les…

… dépouillait avec une hâte fiévreuse. « Rien d'elle, toujours rien ! » disaient les directeurs, et les figures se rembrunissaient. Les nouvelles apportées par le lieutenant étaient pires encore que le silence. On crut la brave Bretonne disparue à jamais. Ce fut une vraie consternation ; …

… les plus jeunes employées versèrent d'abondantes larmes… Ceci se passait au milieu d'octobre 1918. Dès la fin du mois on devait être rassuré… Mais n'anticipons pas sur les événements et revenons à notre héroïne…

37

Au moment où nous l'avons quittée, la petite barque qui portait le groupe n 5 s'éloignait du Yémen sur le point de sombrer. Hélas ! l'accident redouté par Bécassine se produisit. Le navire, en se retournant, provoqua une énorme vague…

… qui enleva la barque comme un fétu de paille. Effrayés, les passagers se jetèrent instinctivement sur le bord opposé, et l'embarcation chavira.

Heureusement, les ceintures de sauvetage firent leur effet. Les naufragés remontèrent rapidement à la surface, se cramponnèrent à des épaves qui se trouvaient à leur portée. Et déjà Stentor essayait son creux.

Mais Bécassine cria : « Ah ! ma Doué ! nous ne sommes plus que cinq, le chien compris. Qui que c'est qui manque ? — C'est M. Proey-Minans, » dit Zidore ; puis désignant de la main un bonnet de mitron qui flottait tout proche :...

« Il est là ! » ajouta-t-il. Hindenburg avait suivi le geste ; il plongea. Quelques secondes après, il reparaissait, ramenant le faux cuisinier. Tandis que Stentor et Ben Kaddour soutenaient celui-ci, Zidore travaillait à ajuster de nouveau sa ceinture, qui s'était détachée.

Cependant Bécassine s'inquiétait de savoir si M. Proey-Minans n'était pas noyé. S'affolant, elle proposait de le frictionner...

... avec une flanelle bien sèche. Soudain, M. Proey-Minans redressa la tête, il éternua une fois, deux fois, trois fois, avec une force croissante. Peu à peu, il reprenait ses esprits ; mais sa demi-noyade, jointe à sa distraction habituelle...

... l'empêchait de se rendre compte de ce qui se passait. Il leva les bras aussi haut qu'il le put, fit le geste de chercher quelque chose ; puis, au milieu de nouveaux éternuements, il murmura :

« C'est ennuyeux... Ce bain est un peu frais... Je suis en train de m'enrhumer... Et je ne parviens pas à atteindre le robinet d'eau chaude. »

38

Un éclat de rire accueillit les paroles de M. Proey-Minans. Il assujettit ses lunettes, regarda autour de lui, reconnut ses compa-

gnons et reprit : « Je me croyais dans une baignoire, je vois que je suis dans une piscine. » Les rires redoublèrent. Jamais naufrage ne fut moins tragique.

Nos personnages étaient persuadés qu'ils seraient promptement secourus ; le soleil brillait, des mouettes curieuses volaient autour du…

… groupe, et Hindenburg faisait des bonds prodigieux pour les atteindre. Cependant Stentor opina qu'étant sujet aux rhumatismes, il importait pour lui de se mettre au sec. Il se hissa sur la barque. Zidore le rejoignit, et suggéra qu'on pourrait…

… peut-être retourner l'embarcation. Ils appelèrent Ben Kaddour. Il donnait à Bécassine une leçon de natation : « Oune, ti mettre mains sous menton… Deux, ti étendre bras. » Et l'élève s'amusait follement.

L'Arbi, né au bord de la mer, nageait comme un poisson. Tout enfant, il avait été de ces gamins qu'on voit sur les ports du Levant, toujours prêts à plonger pour chercher les sous que des voyageurs s'amusent à jeter.

En quelques brasses, il rejoignit ceux qui l'appelaient. Le travail de renflouage commença. Il fut difficile, mais enfin couronné de succès.

« Nous v'là comme les boches, fit Zidore : notre avenir est sur mer. » Puis, voyant Bécassine s'agripper au bateau, il reprit : « Rétablissement sur les avant-bras… Une… deux… Voilà qui est joli et bien fait…

« … Premier prix de gymnastique à l'élève Bécassine… Allez au fond du bateau, jeune premier prix, pour vous secouer et faire le

chien mouillé… Au tour de M. Proey-Minans maintenant. »

Il approchait, remorqué par Hindenburg, dont il tenait le collier. Ayant, par hasard, trouvé sur son passage son bonnet, il le ramassa, s'en coiffa, et entama une théorie médicale sur les inconvénients qu'il y a à se promener tête nue.

Il interrompit son discours pour se hisser dans la barque. Ce fut laborieux, mais enfin il parvint à prendre pied. « Voilà qui est excellent, fit-il ; le bain, pour produire des effets salutaires, doit-être court et suivi d'exercices gymnastiques. »

39

L'embarquement du restant du groupe s'opéra sans difficulté. Le soleil, haut sur l'horizon, eut vite fait de sécher les naufragés, Bécassine ayant trouvé dans sa vaste poche un petit peigne et un fragment de glace,

… ils réparèrent à tour de rôle le désordre de leur toilette, « se refirent une beauté », suivant l'expression de Zidore. Puis deux heures passèrent, et l'ennui vint.

Stentor, pensant qu'un peu de bonne musique distrairait ses compagnons, entonna la chanson du Petit Navire. Mais quand il en fut au passage où l'on tire à la courte paille pour savoir qui sera mangé,…

… Zidore déclara que dans les naufrages bien administrés, on ne tire pas à la courte paille : on commence toujours par manger

les plus gras. Il regardait avec insistance Bécassine. Celle-ci frissonna,…

… demanda à Stentor de ne plus chanter des choses aussi tristes, rabroua Zidore pour sa plaisanterie. Puis, décidément de mauvaise humeur, elle se plaignit que le commandant Bourlingue les abandonnât. Ce n'était pas juste ; le commandant avait quitté son bord le dernier,…

… peu d'instants avant que le navire sombrât. Ignorant le retard causé par M. Proey-Minans, il croyait le groupe 5 avec la flottille qui emmenait passagers et équipages. Il rejoignit celle-ci ; tous furent recueillis le soir même…

… par un croiseur français. Combien eût été grande l'anxiété de ce pauvre groupe n 5, s'il s'était su livré ainsi à lui-même ! Déjà sa gaîté tombait, les plaisanteries de Zidore, les chansons de Stentor…

… ne trouvaient plus d'échos. Soudain Hindenburg se dressa, sauta sur le banc d'avant, gronda. « Une voile, là-bas ! » fit Bécassine étendant le bras. Joyeux, ses compagnons répétèrent : « Une voile ! »

Mais Hindenburg, les crocs découverts en un rictus féroce, aboyait à plein gosier. M. Proey-Minans dit : « Cet animal a un flair merveilleux : ceux qui viennent doivent être boches ou amis des boches. »

La voile se rapprochait rapidement.

40

Bécassine s'était précipitée à l'avant. Elle faisait des signaux d'appel, et, à pleine voix, elle criait : « Par ici, les sauveteurs ! »

— « Minute ! fit Zidore : c'est peut-être des sauveteurs, c'est peut-être des ennemis. Si c'est des ennemis, faut pas qu'ils nous trouvent, Stentor et moi, en tenus militaire : ça serait d'un effet déplorable. » M. Proey-Minans déclara que Zidore égalait en sagesse l'artificieux Ulysse, héros d'Homère qui avait beaucoup navigué dans les pays où ils se trouvaient. Enthousiasmé, Stentor chanta : « Ce qu'il est malin, mon ami… mi… mi… sol… do ! »

En un clin d'œil, grâce à la malle aux déguisements, Zidore fut transformé en groom, tandis que Stentor revêtait le costume de domestique qu'avait déjà porté…

… M. Proey-Minans, et y ajoutait un fez. Les uniformes militaires disparurent dans la mer. Il était temps, l'embarcation suspecte n'était plus qu'à quelques encablures. Pontée, ayant, en plus de sa voile, une hélice qu'actionnait un moteur à pétrole, elle avait l'apparence d'un bateau pêcheur.

Elle vint se ranger, bord à bord, contre la barque de nos amis. Un blanc et un nègre, à mine de forbans, parurent. Le blanc tenait un fort revolver, dont il visait les naufragés. Il cria : « Vous faire camarades. » Ils obéirent.

Puis l'homme au revolver parla de nouveau, en une langue inconnue. Zidore murmura : « Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il veut encore, cet ostrogoth-là ? Probablement il cause en turc. Ben Kaddour devrait traduire… Au fait, où donc est-il, notre Arbi ? »

Il était dans sa chère boîte, et ne consentit pas sans peine à en sortir, tant il était épouvanté par la vue du revolver. Chaque fois que celui-ci se dirigeait vers lui, il faisait une affreuse grimace, un bond de côté. Enfin il balbutia :

« Lui dire nous venir sur son bateau ; lui tirer si nous pas faire camarades. » L'obligation de garder les mains hautes rendit assez pénible le transbordement : Il s'opéra cependant. Les prisonniers se rangèrent en ligne. De la voix, Bécassine calmait Hindenburg qui grondait et montrait ses dents en un rictus féroce.

41

Le nègre s'amusais de sa fureur, l'excitait en lui triant Kss ! Kss ! « Tiens, remarqua Zidore, ça se dit en turc comme en français. Je note ça. On s'instruit en voyage. »

Àce moment, sortant de la cabine, parut un troisième Turc. En le voyant, les deux autres firent un profond salut, suivant le rite oriental. Machinalement les prisonniers les imitèrent.

Le nouveau venu était coiffé du fez, vêtu de la redingote turque ; il avait une large face placide, des yeux malins et fureteurs ; dans son maintien et sa façon de parler, il affectait beaucoup de calme et de douceur.

Sur un ordre qu'il donna, le revolver s'abaissa ; puis l'homme doux, qui parlait notre langue presque sans accent, dit : « Vous êtes sans doute des naufragés du Yémen, des Français… J'aime beaucoup la France. — Croyez que de notre côté… »

… fit M. Proey-Minans, qui s'avança les mains tendues. Mais son discours fut coupé par Ben Kaddour. Tout à fait rassuré depuis la disparition du revolver, il s'agitait beaucoup, et soudain il cria : « Ti être Nénesse ! » L'homme parut surpris, contrarié. Se remettant, il dit : « C'est ainsi, en effet, qu'on me nomme à Paris…

« … mais mon vrai nom est Ernest, et, en Turquie, je suis Ernest-Pacha. » Les deux Turcs s'étaient inclinés avec les marques du plus profond respect, murmurant : « Pacha ! Pacha ! » Très peu impressionné par le titre de pacha, Ben Kaddour continuait :

« Ti parti sans payer… Ti mi devoir 3,85. » M. Proey-Minans tenta de s'interposer ; il observa qu'il était mesquin de faire tant de bruit pour 3 fr. 85, quand, entre nations ennemies, on allait se réclamer des centaines de milliards.

« Sans compter, ajouta Zidore, qu'il y a le moratorium. » Mais Ben Kaddour s'acharnait. Furieux, il criait : « Ti grand canaille… Ti grand voleur… Moun argent, moun argent ! » Sans doute le débiteur n'aimait-il pas qu'on lui rappelât ses dettes. Il fit un geste.

En un clin d'œil, Ben Kaddour fut appréhendé, ficelé comme un saucisson, et disparut dans les profondeurs du bateau. Alors, Ernest-Pacha reprit son air placide et dit : « Je suis très doux ; j'aime les Français ; mais pour que je sois gentil, il faut être gentil avec moi. »

42

Il y a peu d'années encore, les alentours de la Grande Roue étaient un des quartiers les plus misérables de Paris. Ben Kaddour s'y était logé en un taudis sordide, quand il avait quitté la baraque des derviches. Plusieurs de ses…

… anciens compagnons, comme lui fatigués de tourner, l'y avaient rejoint. Ils furent suivis, lors de la fermeture de l'exposition de 1900, par des âniers du Caire des danseurs, des acteurs ou musiciens des théâtres orientaux que la Grande Foire…

… avait fait éclore. Peu à peu, ce coin de Grenelle prit l'aspect d'un faubourg de Constantinople. Ses habitants auraient couru grand risque de mourir de faim sans M. Ernest. M. Ernest connaissait ces pauvres gens parce qu'il avait organisé la plupart…

… des spectacles où ils avaient figuré. Il avait beaucoup d'argent et il le distribuait généreusement. Il était aimable et aimé. Ses obligés l'appelaient M. Nénesse, pour la facilité de la prononciation, et, tout l'hiver, aspiraient à sa venue.

M. Ernest — ou Nénesse — arrivait chaque année, au début du printemps, avec de grandes caisses contenant de beaux tapis d'Orient. Il les offrait lui-même, à domicile, puis au bout de deux ou trois mois, sa marchandise vendue, il disparaissait jusqu'au printemps suivant.

Ben Kaddour lui servait généralement de porteur. Son patron s'appliquait à recruter sa clientèle parmi les officiers habitant le quartier tout proche de l'École Militaire. Ben Kaddour l'y accompagnait. Il eût pu s'étonner…

…des efforts de M. Ernest pour gagner la sympathie de ses clients militaires, pour causer avec eux de questions d'armement. Ce n'est pas la coutume des…

… marchands de tapis de tant s'intéresser au canon de 75 ou à l'obusier de 120. Mais Ben Kaddour n'écoutait pas les conversations, occupé qu'il était à calculer les bénéfices qu'il tirerait de son intérêt sur les ventes.

Besogneux et plutôt avare, il avait été indigné parce qu'un matin de la semaine qui précéda la guerre, allant se faire payer un compte de 3 fr. 85, il avait…

… trouvé close la chambre du marchand. Celui-ci était parti la veille au soir. Et cela avait mis l'Arbi en fureur. Oubliant les bienfaits reçus, il avait ameuté le quartier en vociférant : « Pas bon, Nénesse… Lui grand canaille… lui mi voler 3,85. »

43

Ben Kaddour ne pouvait de douter qu'à ce moment l'objet de sa rancune (nous lui rendrons désormais son titre d'Ernest-Pacha), installé dans un des derniers trains de l'Orient Express, roulait vers…

… Constantinople et pensait à bien autre chose qu'aux tapis et à leur porteur. Ernest-Pacha, nos lectrices l'ont deviné, était un des chefs de la police secrète turque. Il ne faisait le marchand que pour mieux espionner. Tandis qu'il dînait dans le wagon-restaurant…

… il se posait anxieusement cette question : « Faut-il se mettre du côté de la France ou du côté des boches ? » À la gare de…

… Constantinople son secrétaire l'attendait ; il l'avait conduit chez l'ambassadeur allemand. Celui-ci lui avait glissé dans la main une forte liasse de billets de banque. Ernest-Pacha en avait…

… conclu qu'il fallait se ranger du côté de l'Allemagne, et avait parlé dans ce sens au sultan. Mais le soir même, il avait trouvé sur son bureau une lettre ainsi conçue : « Si la Turquie marche avec l'Allemagne, et si l'Allemagne est battue, Ernest-Pacha sera pendu. Un ami de ta France. » Et Ernest-Pacha avait eu un frisson dans le dos. Il l'éprouvait de nouveau, le petit frisson, quatre ans après, en ce jour où il avait…

… recueilli les naufragés du Yémen. Quand il les avait rencontrés, il revenait, sur le faux bateau de pêche de porter des indications et des ordres à un sous-marin boche ; le capitaine ne lui avait pas caché qu'il croyait l'Allemagne kapout. Machinalement Ernest-Pacha tâtait son cou…

… avec l'impression d'y sentir déjà la corde de la potence. Cette sensation l'inclinait à se ménager des sympathies dans le camp français. C'est pourquoi il faisait bonne figure à ses prisonniers. Il les regardait pensivement, se demandant ce que pouvaient bien être ces gens, certainement déguisés.

Le groom paraissait le plus intelligent ; c'était lui qu'il fallait interroger d'abord. « Avancez, mon ami, lui dit Ernest-Pacha ; donnez-moi les noms et qualités de vos compagnons et les vôtres. »

On ne prend jamais Zidore au dépourvu. Il salua profondément, puis montrant tour à tour ceux qu'il nommait, il dit : « Zidore, groom ; Stentor, domestique ; Proey-Minans, cuisinier ; Hindenburg, chien. Tous les quatre nous sommes au service…

« … de la comtesse Bécassine de Clocher-les-Bécasses, vieille noblesse bretonne, qui est disposée à donner son énorme fortune pour notre rançon… N'est-ce pas, comtesse ? — Ouyouyouye ! Mon énorme fortune !… » fit Bécassine en éclatant de rire.

44

Ernest-Pacha regarda plus attentivement la prétendue comtesse ; son aspect lui inspira de forts doutes sur sa noblesse ; cependant, il s'inclina et murmura : « Mes hommages, comtesse ! »

« — Vous êtes bien honnête, m'sieur le Pacha, riposta Bécassine en minaudant d'une façon qu'elle jugeait aristocratique.

— Me ferez-vous, reprit Ernest, l'honneur de dîner à ma table ?

Bécassine hésitait. Sur un signe de Zidore, elle répondit, en minaudant de plus belle : « J'demande pas mieux que de casser la croûte avec vous. Probable que votre fricot sera meilleur que celui de la cuisine. »

Le Pacha était fixé. Quand il ne faisait pas le marchand de tapis, il fréquentait la bonne société. Aux réceptions de l'ambassade ottomane de Paris, il avait causé avec de vraies grandes dames.

« Celle-là, se dit-il, est comtesse à peu près autant que je suis maréchal de France. » Alors, se tournant vers M. Proey-Minans : « Vous, demanda-t-il, vous êtes bien cuisinier ? — Mais… oui… il me semble… — Bien venez. » D'un geste il confia…

… les prisonniers à la surveillance des deux matelots, qui brandirent, l'un son revolver et l'autre un vieux sabre d'abordage. Puis il entraîna M. Proey-Minans dans un petit réduit à usage de cuisine. De l'eau bouillait sur un fourneau.

Le pacha prit un œuf, le mit dans la main de son prisonnier et dit à celui-ci de faire cuire l'œuf à la coque. « À la coque, s'exclama M. Proey-Minans, quelle curieuse idée !… Vous n'aimeriez pas mieux, Pacha, que j'analysasse votre caractère d'après vos protubérances crâniennes ?… C'est ma spécialité. »

Déjà il étendait les mains pour palper les bosses du Pacha. Celui-ci l'arrêta : non, il ne voulait pas l'analyse de son caractère, il voulait un œuf à la coque.

Et il ne cacha pas que c'était une épreuve. Si M. Proey-Minans était cuisinier, il devait connaître la confection de l'œuf à la coque, le plus simple de tous les plats. « Vous avez cinq minutes, » conclut-il.

Resté seul, M. Proey-Minans regarda l'œuf, puis l'eau bouillante, se demandant s'il fallait mettre l'œuf dans l'eau ou l'eau dans l'œuf. Puis il pensa à autre chose et, quand le Pacha…

45

… rentra, il dut lui avouer qu'il était tout à fait incapable de cuire un œuf à la coque. « Vous n'êtes pas cuisinier, dit Ernest, mon flair de policier me l'avait révélé, et je crois savoir qui vous êtes. Cette cuisine n'est pas digne de vous, veuillez me suivre. »

Il l'introduisit dans la cabine, plus confortable que ne le laissait supposer l'aspect du bateau, le fit asseoir, et lui tendant une boîte de cigares : « Faites-moi l'honneur d'accepter un de ces Corona ; ils sont excellents. »

M. Proey-Minans, bien qu'ayant la fumée en horreur, n'osa refuser. Il alluma le cigare, tira quelques bouffées, qui déterminèrent une violente crise de toux. D'un geste amical, Ernest lui tapotait le dos. Il reprit, quand l'accès fut passé :

« Votre nom est Éminence Pro. — Pardon, Proey-Minans. — Pro Éminence ou Éminence Pro, peu importe : vous êtes une Éminence, donc un grand personnage, un prince probablement. » M. Proey-Minans protesta ; avec une nuance de sévérité, le Pacha…

… déclara qu'il ne se laisserait pas tromper, puis tirant un dictionnaire de sa poche, il le feuilleta et il lut : « ÉMINENCE, colline de faible hauteur. — Titre qu'on donne aux rois, aux cardinaux, aux princes… Éminence Pro, vous n'êtes ni une colline de faible hauteur ni un roi, ni un cardinal, donc vous êtes un prince. Par contenance et politesse, M. Proey-Minans n'osait laisser éteindre son cigare. Un peu de torpeur et un vague malaise l'envahissaient. Il murmura : « Je suis donc prince…

« … puisque vous y tenez. » À ce moment, le matelot blanc vint murmurer quelques mots à l'oreille de son chef. Après l'avoir écouté, celui-ci donna ordre d'amener dans la cabine les autres prisonniers, Ben Kaddour compris. « Éminence Pro, dit-il, nous vous traiterons de notre mieux…

« … ne l'oubliez pas, je vous prie, si un jour vient où j'ai à solliciter votre protection. » Il monta sur le pont où un officier turc l'attendait. Pendant ce qui précède, le bateau avait marché. Il atteignait l'entrée des Dardanelles.

L'officier était venu en barque le reconnaître. Il s'inclina et donna le droit de passage dès qu'il vit en présence de quel haut personnage il se trouvait. « Me voilà un peu rassuré, se dit Ernest ; l'Éminence parlera en ma faveur…

« … auprès des alliés, si, comme il y paraît, les boches sont battus. » Au même moment, dans la cabine, les prisonniers calmaient leur faim avec une copieuse soupe. « Ça va bien, dit Bécassine, mais ça irait mieux si on pouvait s'échapper. — On va tâcher moyen, » fit Zidore.

46

« Évadons-nous ! Évadons-nous ! » chanta à pleine voix Stentor, enthousiasmé par les paroles de Zidore. Celui-ci lui mit la…

… main devant la bouche : une évasion ne pouvait se préparer que dans le calme et le mystère « Faut nous emparer du bateau ! » insista le choriste. Il décrivit une scène semblable où il

avait figuré à l'Opéra, faisant le chef des révoltés et chantant un hymne de triomphe après avoir terrassé le capitaine.

« Nous pas d'armes ; li nègre nous crabouiller avec pistolet », murmura Ben Kaddour tout tremblant. Sa réflexion jeta un froid, l'évasion apparut moins facile.

La porte s'ouvrit, Ernest-Pacha entra. Il s'excusa de n'avoir pu offrir aux prisonniers qu'un maigre dîner et demanda si, au moins, la soupe était bonne. « Un peu claire, pas assez liée », fit Bécassine d'un air connaisseur. Le pacha sourit.

« Je vois, comtesse, dit-il, que vous êtes experte en cuisine. Avec l'autorisation de l'Éminence, peut-être daignerez-vous, demain matin aider mon nègre à préparer le déjeuner. » Bécassine était trop complaisante pour refuser.

— Bonne nuit maintenant, ajouta Ernest ; tâchez de dormir ; nous serons de bonne heure à Constantinople, où je ferai en sorte que votre captivité ne soit pas trop pénible. » Il sortit, et la délibération reprit. On tomba d'accord qu'il n'y avait…

… rien à tenter pendant la nuit. Il fallait prendre un peu de repos ; on tâcherait, à l'aube, de saisir une chance favorable. Ils s'étendirent ; Bécassine ne tarda pas à remplir la cabine de ses ronflements sonores.

Mais M. Proey-Minans cherchait en vain le sommeil. Nerveux, agité, il marchait de long en large, trébuchant parfois contre un de ses compagnons. Et fouillant toutes ses poches, il murmura :

« Quel ennui de ne pas retrouver ma potion calmante ! J'ai dû l'oublier dans ma cabine du Yémen. À moins que… Mon cher

monsieur Stentor, ayez donc l'obligeance d'explorer votre habit de domestique. Je l'ai porté quelques jours… Peut-être que… »

Réveillé en sursaut, Stentor vérifia d'abord son creux en quelques notes qui firent se dresser les dormeurs, puis se livra à l'exploration demandée. D'une de ses poches, il tira un flacon qu'il remit à M. Proey-Minans. « C'est bien la potion !…

47

… s'exclama celui-ci. — Et c'est fort cette drogue-là ? questionna Zidore. — Très fort : trois gouttes donnent un bon sommeil. Le double ferait dormir un homme pendant vingt heures. » Alors Zidore brandit la fiole. Avec une…

… gravité impressionnante, il dit : « Notre liberté est là-dedans, et c'est mamzelle Bécassine qui l'en fera sortir ! » Puis il prit à part la brave fille, et il eut avec elle un entretien à voix basse.

Bécassine donnait les marques d'une violente agitation. Elle balbutiait : « J'saurai pas… J'oserai jamais… Tu m'jures qu'ça leur fera pas de mal ?… J'veux pas être une assassineuse. » Enfin elle murmura : « Puisqu'il y a pas d'autre moyen…

« … j'consens à essayer. — Ça vous vaudra la croix de guerre », assura Zidore. Le restant de la nuit se passa sans incident. Peu après l'aube, le nègre vint réclamer la comtesse pour l'aider à préparer kaoua (le café).

Il insista : « Li chef avoir commandé kaoua mode française ; moi pas savoir faire. Moi bien content apprendre, et boire bon kaoua mode française. » Dans sa joie, il esquissait un pas de bamboula.

Bécassine se dit que ce nègre n'était pas si terrible qu'il en avait l'air ; puis elle se mit en devoir de moudre le café.

Elle procédait à son travail avec une sage lenteur, très émue, retardant le moment de l'acte qu'elle avait à accomplir. Lentement, elle versa l'eau bouillante dans le filtre. Avec une joie enfantine, le nègre suivait tous ses mouvements.

Malgré le courant, le bateau, mû par son hélice, avançait rapidement. Des châteaux-forts en ruines, des villages à coupoles et à minarets apparaissaient sur les deux rives ; le nègre les nommait au passage. Bécassine commençait à s'inquiéter de sa surveillance.

Mais l'autre matelot l'appela. Alors, le cœur battant, la main tremblante, Bécassine versa dans le café presque toute la potion calmante de M. Proey-Minans.

48

Avec une émotion croissante, Bécassine regardait le café où elle venait de verser la potion soporifique. La voix du Pacha la fit sursauter. « Eh bien ! comtesse, demandait-il, le café est-il prêt ? »

Le Pacha était emmitouflé d'un cache-nez et d'un plaid. La nuit avait été fraîche et il avait dû la passer tout entière sur le

pont. « J'ai eu froid, avoua-t-il, je suis fatigué. Votre café me remettra. Une pleine tasse, je vous prie, comtesse. »

Bécassine versa la tasse. Ernest but lentement. « Excellent, fit-il, quoi qu'il y ait une petite saveur bizarre. Goûtez vous-même. — Merci bien, M'sieur le Pacha, mais ça ne serait pas convenable que je boive en même temps que les maîtres. »

Ernest sourit : « Voilà l'aveu que j'attendais, fit-il : vous êtes servante et non comtesse. Je m'en doutais. » Bécassine, qui avait trouvé cette excuse pour se dispenser de boire le dangereux liquide balbutia de vagues explications.

Mais Ernest ne l'écoutait pas. Il s'étirait les bras, se frottait les yeux. « Quelle fatigue ! faisait-il… Quel engourdissement !… » Il s'assit sur un pliant, prononça quelques paroles encore, d'une voix pâteuse, et brusquement…

… sombra dans un profond sommeil. À ce moment le nègre revenait. Un large sourire éclaira sa face. « Li maître dormi dit-il ; ça bon. Lui sévère. Si pas dormi, mi pas pouvoir boire Kaoua. »

Peu soucieux des raffinements du service, il avait pris la cafetière. L'élevant au-dessus de sa tête, il avalait à la régalade de larges rasades, et il répétait avec jubilation : « Bon Kaoua !… bon Kaoua. »

L'effet fut plus foudroyant encore pour lui que pour le Pacha. Brusquement, son bras retomba ; Bécassine eut juste le temps de saisir la cafetière à la volée. Le nègre s'affaissa à terre, et déjà il ronflait comme un soufflet de forge.

Ce ronflement rassura Bécassine : quand on ronfle, on est bien vivant, elle le savait par sa propre expérience ; donc elle n'était

pas une assassineuse. Elle cacha le nègre sous le plaid du Pacha, puis murmura : « En voilà deux de moins…

« … Reste le troisième. J'ai idée que ça sera le plus dur. Il paraît méchant. » Mais un renfort lui arriva sous forme de Zidore qui, anxieux, venait aux nouvelles. Mis au courant, il déclara qu'il fallait faire offrir le café par Ben Kaddour.

49

« Ils sont presque pays, dit-il ; il se méfiera moins. » Il appela l'Arbi, lui mit dans les mains le plateau préparé, et lui expliqua ce qu'il aurait à faire.

Ben Kaddour aborda le matelot blanc qui, à ce moment, tenait le gouvernail. D'une voix rude l'homme cria : « Gurt ! Gurt ! (Va-t'en.) » Puis il se radoucit et la conversation s'engagea. Sachant que c'est aux demoiselles qu'il appartient de servir le café, Bécassine s'apprêtait à le verser…

L'homme fut pris d'une subite fureur, cria quelques mots que Ben Kaddour traduisit : « Lui dire rien vouloir de toi, parce que toi chienne et fille de chienne. — En v'là un mal poli, s'exclama Bécassine. — Vous en faites pas, dit Zidore…

« … conciliant ; probable que c'est une façon de parler de son pays. » Ben Kaddour continuait : « Lui dire bien vouloir de moi, parce que moi pas chien, pas fils de chien ; moi bon musulman. » Et il se rengorgeait. Servi par l'Arbi, le matelot but deux pleines tasses.

Soudain on le vit vaciller, se raccrocher des deux mains à la barre, puis il tomba, assommé par un sommeil de plomb.

« Ça y est ! cria Zidore tout joyeux, le tour est joué, nous sommes maîtres du bateau, nous sommes libres !… M. Proey-Minans, Stentor, venez vite ! » Ils accoururent et Stentor jugea l'occasion favorable pour entonner un de ses airs favoris : « Liberté ! Liberté chérie !… »

Rapidement la barre fut assujettie, les cinq descendirent dans leur barque qui avait été prise en remorque ; ils détachèrent l'amarre et, laissant filer vers le large le grand bateau, gagnèrent la rive d'Europe, toute proche.

Comme ils débarquaient, Ben Kaddour poussa un hurlement de douleur : « Quoi que t'as ? demanda Stentor. Tu t'es fait mal ? » Gémissant, l'Arbi répondit : « Moi gros chagrin. Moi pas pensé reprendre 3.85 dans porte-monnaie Nénesse. » Il voulait aller à la nage chercher ses chers 3 fr. 85.

Àgrand'peine, on l'en empêcha. Alors, tragique, le bras tendu en un geste de malédiction vers le bateau qui s'éloignait rapidement, il cria : « Nénesse, grand voleur !… Nénesse, grand canaille !… Moun argent… moun argent ! »

50

Je reprends mon stylo. Je reprends mes Mémoires. Depuis le naufrage, j'avais dû les abandonner. J'avais bien essayé d'écrire dans notre barque, ensuite dans le bateau d'Ernest-Pacha, mais ça remuait trop et puis j'avais pas l'esprit à la littérature.

Je m'y remets, maintenant que je suis au calme, et je vais vous dire la suite de nos aventures. À peine débarquée, j'ai demandé dans quel endroit on se trouvait. M. Proey-Minans a fait un petit cours de géographie : « Dardanelles, qu'il a dit, mer de Marmara, Bosphore, limite de deux continents…

« À gauche l'Europe… à droite l'Asie… Mes mauvais yeux ne m'ont pas permis de suivre le mouvement du bateau… Avons-nous abordé à droite ou à gauche ?

« — À gauche, a fait Zidore. — À droite », a prétendu Stentor qui ne prête jamais attention à rien, parce qu'il est toujours occupé à ses chansons. Moi, j'avais bien regardé et j'ai assuré qu'on avait débarqué côté foin.

C'est une habitude d'enfance que j'ai conservée de parler ainsi. Comme je ne pouvais pas arriver à me rappeler ma droite et ma gauche, ma mère me mettait de la paille dans un sabot, du foin dans l'autre, et je nommais les côtés paille ou foin. C'est bien commode, et je recommande ce système-là aux petites filles qui n'ont pas de mémoire.

On a un peu discuté, et puis on est tombé d'accord qu'on avait débarqué côté foin… côté gauche, je veux dire. « Alors, a conclu M. Proey-Minans, nous sommes en Europe. »

L'endroit où nous nous trouvions, c'était une côte assez raide, tout rocher et terre nue, et que le soleil levant colorait en rose, tandis que de l'autre côté de l'eau, on voyait des arbres, de la belle verdure. J'ai hasardé de demander à M. Proey-Minans s'il était certain de ne pas se tromper ; …

… et ce qui me faisait parler ainsi, bien sûr ce n'était pas un doute sur son savoir, c'était encore un souvenir d'enfance. Quand notre maîtresse d'école nous montrait les continents sur la grande carte pendue au mur…

… l'Europe était verte, l'Asie était rose, et ici c'était tout le contraire. M. Proey-Minans m'a assuré que la couleur des cartes, ça n'a pas de rapport avec les couleurs vraies des pays. « Alors, que j'ai remarqué, on ne peut pas s'y reconnaître. » Mais Zidore a interrompu notre…

… conversation. Zidore, il est pour les choses pratiques, plutôt que pour la science. Il voulait nous faire mettre tous en Turcs pour moins risquer d'être arrêtés de nouveau. Tout en parlant, il s'arrangeait avec des oripeaux de la malle aux déguisements.

51

« Changement de tableau, changement de costume ! » a dit Stentor et il a fait comme Zidore. Moi, vous savez, le grand Turc me menacerait de me couper la tête, il ne me ferait pas habiller autrement qu'en Bretonne.

M. Proey-Minans non plus n'a pas voulu se changer, disant que la tenue de cuisinier, c'est de tous les pays, c'est international. Il paraissait fatigué, ce bon monsieur, il bâillait à se…

… décrocher la mâchoire, et tout son désir, c'était de se donner un peu de sommeil. Mais nous ne pouvions rester là. Des drôles de bateaux, que j'ai appris depuis se nommer des caïques, commençaient à circuler.

Les rameurs nous regardaient avec surprise ; c'était dangereux. Nous nous sommes mis en marche au hasard. Vers notre droite nous apercevions une grande ville. M. Proey-Minans assurait que c'était Constantinople, et on n'osait pas trop s'en approcher.

Le soleil tapait ferme. Vers midi, nous n'en pouvions plus de chaleur, de faim, et de soif, quand tout d'un coup nous avons vu un petit bois tout frais, tout ombreux et une maison blanche dans la verdure.

« Le paradis terrestre ! » a crié Stentor. Et c'étaient bien des arbres du paradis : des figuiers, des orangers couverts de fruits mûrs. Le temps de compter une, deux, trois, nous commencions à manger figues et oranges. Et c'était hon !

Non, je crois que jamais rien ne m'a fait autant plaisir, pas même les plats délicats qu'on servait chez nous au réveillon ; l'oie farcie, le boudin sur purée de pommes, et les oreilles de porc aux haricots rouges.

J'en étais à ma dixième figue, à ma quatrième orange, et un peu rassasiée, je faisais réflexion que c'était peut-être pas bien honnête de manger des choses appartenant je ne savais à qui, quand Zidore a dit : « Tiens, y a du monde. »

Alors seulement, j'ai aperçu, au plus profond de l'ombre, un Turc assis par terre, sur un joli tapis. Il avait une grande barbe blanche. Il fumait une drôle de pipe comme celle du commandant Bourlingue. Notre premier mouvement a été d'avoir peur…

… et de nous enfuir ; mais il avait l'air si tranquille, il s'occupait si peu de nous que ça nous a rassurés. Nous nous sommes

rangés devant lui, et nous avons commencé de le regarder comme on aurait fait d'une bête curieuse.

52

L'homme fumait et ne nous regardait pas ; nous le regardions et ne fumions pas ; et ça aurait continué ainsi longtemps, si Zidore n'avait remarqué qu'on pourrait peut-être s'entendre avec ce vieux monsieur pour habiter chez lui.

Ben Kaddour a fait la proposition avec des mines, des salutations, des « Allah ! Allah ! » à n'en pas finir. Le Turc ne paraissait pas même l'entendre. Et puis, tout d'un coup, il s'est levé et il lui a dit : « Tais toi, mon garçon…

… c'est écœurant de parler le turc aussi mal que tu fais. » Lui, c'était en français qu'il s'exprimait, joliment bien et presque sans accent. Vous pensez si nous étions étonnés. Nous l'avons été plus encore…

… quand, un instant après, il a été à M. Proey-Minans, lui a tendu les mains et l'a appelé : « Mon cher confrère. — Seriez-vous phrénologue ?…

« … a demandé notre bon monsieur. — Je ne sais pas ce que c'est a riposté le Turc… Je vous appelle confrère parce que je vois à votre costume que vous êtes cuisinier. Et moi aussi je l'ai été… Mourad, ancien chef au grand hôtel Pera-Palace. Ah ! c'était le bon temps. »

Aussi bavard maintenant qu'il était muet le quart d'heure d'avant, il s'est mis à nous raconter ses souvenirs de cuisinier, les plats fins qu'il préparait, les dîneurs satisfaits qui le faisaient parfois demander pour le féliciter et lui donner un bon pourboire.

« Les plus gentils, les plus généreux, c'étaient les Français. Aussi je les aime bien. Ne craignez rien : Mourad vous cachera, vous défendra s'il le faut. » Ah ! comme on était amis avec ce bon Turc ! On se faisait des mines aimables, des saluts.

Mais tous nos sourires se sont figés quand nous avons entendu une voix partant de la maison et qui criait : « Infidèles ! Chiens et fils de chiens ! Qu'Allah vous supplicie ! Qu'il fricasse votre cerveau au beurre noir et fasse…

« … sauter vos pieds à la poulette ! » Le bon Mourad, tout ennuyé, nous-a dit que c'était sa femme Féridjé, qui parlait ainsi. Il l'avait connue fille de cuisine au Pera-Palace et, comme elle n'y avait pas droit aux pourboires, elle y avait pris…

53

… de l'antipathie contre les étrangers. Heureusement, ajoutait Mourad, elle était plus criarde que méchante. Elle est arrivée un instant après, voilée et empaquetée des pieds à la tête, comme, paraît-il, ça se doit pour les musulmanes…

… lorsqu'elles paraissent en public. Elle bougonnait encore, sous son voile, des mots tantôt français et tantôt turcs, qui me paraissaient bien des injures. Mais voilà qu'elle m'a prise par la main, et pour autant…

… qu'on peut voir rire une Turque voilée, j'ai vu qu'elle riait. C'est drôle, il me semble que j'ai une tête comme tout le monde, et souvent, rien que de me voir, les plus grognons sont égayés. Féridjé a cessé de nous injurier.

Elle m'a emmenée dans la partie de la maison qui lui est réservée et qu'elle appelle le haremlike. Là elle s'est dévoilée ; elle est encore jeune et pas laide du tout, mais toute bouffie de graisse.

Elle m'a demandé si je me connaissais en cuisine. J'ai répondu que j'avais un peu perdu la main à cause de toutes mes aventures, mais qu'autrefois, la cuisine ç'avait été ma spécialité. « Alors, a-t-elle dit, vous allez m'apprendre de bonnes recettes, pour mon mari qui est gourmand. »

Je lui ai montré à mijoter deux plats qui ont bien réussi. On les a portés à Mourad, qui s'est régalé, a remercié Féridjé. Elle est bonne femme au fond : elle paraissait contente ; elle a dit que c'était moi qu'il fallait remercier, et elle a conclu : « Mourad, fais-lui des vers. » C'est une chose curieuse : il paraît qu'en Turquie tout le monde est poète, même les ouvriers et les cuisiniers.

Mourad a écrit quelques lignes en turc, il les a lues à haute voix, en donnant ensuite la traduction.

Ça disait : « Bécassine, il n'y a pas de mortadelle qui dépasse ta figure en rondeur ; et tes joues sont vermeilles comme la sauce crevette quand elle coule sur des filets de sole bien blancs. » J'ai remercié, tout émue…

… parce que ça me paraissait bien galant, et que personne encore ne m'avait fait des vers, surtout en turc. Mes compagnons

ont applaudi, et Féridjé a marqué son contentement, en exécutant, un peu lourdement, à cause de sa…

… graisse une petite danse à la mode de son pays. Enfin, il régnait, comme vous voyez, une satisfaction générale, et c'est de bonne amitié qu'on s'est mis à causer de la façon dont nous organiserions notre existence.

54

Nous sommes entrées dans la maison, Féridjé et moi. Elle m'a montré d'abord la chambre de son mari, le selamlik, que ça s'appelle. C'était meublé de divans, de tapis épais. C'est là-dessus que dorment les Turcs.

Et bien sûr, ça ne vaut pas nos bons lits de France, surtout ceux de mon pays de Bretagne. Mais, n'est-ce pas, en temps de guerre, on ne peut pas être exigeant sur le confortable. La maison de Mourad était bien suffisante pour nous, pauvres évadés.

Tout en visitant, j'ai dit : « Voilà la question du logement réglée, mais nous allons vous faire de la dépense, et nous n'avons guère d'argent ; comment qu'on pourra vous payer ? — C'est pas la peine d'en parler… »

… répondait Féridjé, qui n'est pas regardante. J'ai insisté. Elle a remis son voile, nous sommes allées causer de ça avec son mari. Il faisait faire à nos amis le tour du propriétaire et leur montrait ses champs. Faut être juste : comme entretien, ça laissait…

… à désirer. Mais quelle belle terre ! Mon amie Virginie Patate en aurait été suffoquée d'admiration ; là-dedans tout poussait tout seul : le grain, les légumes, la vigne ; et les volailles se promenaient, trouvant leur pâturage engraissant toutes seules aussi.

« Mes compliments, mon cher monsieur Mourad, disait M. Proey-Minans, voilà d'admirables choux-fleurs. — Ce sont des artichauts, rectifiait le Turc.

« … Cela se vend bien à Constantinople ; mais il faut y aller ; or, je me fais vieux, et Féridjé marche difficilement. » Alors, je me suis avancée, et j'ai dit que nous autres nous pouvions bien nous charger de la vente, que nous paierions ainsi notre logement et notre nourriture. Mourad faisait des objections : ce n'était pas prudent ; nous risquions d'être reconnus pour Français, arrêtés.

Mais mes compagnons et moi brûlions d'envie de voir Constantinople. Nous avons décidé notre hôte. Il a expliqué à Ben Kaddour ce qu'il aurait à dire. Nous autres, nous ne devions pas même ouvrir la bouche. Tout étant bien convenu ainsi, le lendemain matin…

55

… nous avons fait nos préparatifs pour aller en ville. Féridjé m'a voilée. Il n'y avait plus que M. Proey-Minans qui n'avait pas l'air turc. Il a eu une drôle d'idée…

… il a voulu se costumer, lui aussi, en femme turque. Il m'a expliqué : « Ça me sera plus commode pour tout observer en pays

ennemi. »

On est habitué à ses bizarreries, on l'a laissé faire ce qu'il voulait. Pendant qu'aidé de Mourad, il mettait son déguisement, nous, nous chargions les légumes sur un petit âne appartenant à nos hôtes. Et puis nous nous sommes mis en route.

Rien à dire du trajet dans la campagne, sauf que M. Proey-Minans, voyant encore plus mal que de coutume, à cause de son voile, manquait tout le temps de nous perdre. À la fin, nous lui avons fait prendre la queue de l'âne ; il a été enchanté.

… parce qu'il n'avait plus à s'occuper du chemin, qu'il se faisait tirer dans les montées, et il a déclaré que jamais plus il ne voyagerait autrement. Le cœur nous battait quand nous sommes entrés en ville ; mais les Turcs ne sont pas curieux ;…

… ceux que nous croisions ne s'occupaient pas de nous ; ils nous regardaient à peine. Zidore marchait en tête de notre cortège, à côté de Ben Kaddour, et grâce aux indications de Mourad, ils se reconnaissaient dans toutes ces rues comme s'ils s'y étaient promenés toute leur vie.

Ce que c'est beau d'être intelligent ! Enfin, nous sommes arrivés à une espèce de marché, avec des petites boutiques où on vend de tout, et qu'on appelle un bazar, quoique ça ne ressemble pas du tout à un bazar…

… de chez nous. Nous avons déballé notre marchandise, et nous avons commencé de vendre. Naturellement c'était Ben Kaddour qui faisait le marchand, puisque lui seul…

… sait causer en turc. Il s'en acquittait joliment bien. Les acheteurs se disputaient nos denrées. Il y en avait de blancs, de

jaunes, de noirs, avec des costumes extraordinaires…

… un vrai mardi-gras, quoi ! J'étais contente, je n'aurais pas changé ma place pour un fauteuil de première au cinéma. Et puis tout d'un coup, je me suis sentie glacée d'effroi.

56

Depuis quelques instants, deux nouveaux personnages s'étaient joints au groupe des acheteurs, et, tandis que ceux-ci s'occupaient seulement de nos marchandises, ces deux-là, c'était nous qu'ils regardaient.

L'un d'eux était un officier turc, vilain, ressemblant à un boche. Et l'autre, c'était notre vieille connaissance Ernest-Pacha. Il cherchait à entraîner son compagnon. « Vous êtes comme tous les policiers, mon cher Mehmet, qu'il lui disait, vous croyez voir partout ceux que vous cherchez. »

Sans répondre, Mehmet regardait sous le nez Zidore et Stentor ; celui-ci, agacé, commençait à grogner, fourrait presque dans la figure du Turc…

… une pastèque qu'il tenait à la main. À ce moment, il s'est produit une catastrophe. M. Proey-Minans, qui, depuis notre bain, a gardé du rhume de cerveau, se mit à éternuer une dizaine de fois, avec tant de force qu'à chaque coup il se pliait en deux.

En même temps, il fourrageait sous son voile. J'ai compris qu'il cherchait son mouchoir et je lui ai passé le mien. Mais il

était gêné par le voile. Avec sa distraction habituelle il l'a relevé, pour se moucher plus à l'aise, et on a vu…

… sa figure, qui n'est pas précisément celle d'une femme. Aussitôt, il y a eu tout un brouhaha. Mehmet a crié : « Zaptiés ! Zaptiés ! » C'est le nom qu'en Turquie on donne aux gendarmes. Il en est venu qui nous ont empoignés. Vous jugez de l'émotion dans le bazar.

Tous les marchands avaient quitté leurs petites boutiques, nous entouraient en nous regardant comme des bêtes curieuses, mais bien calmement, à la turque, sans gestes et sans cris.

Ernest-Pacha avait profité du désordre pour se glisser près de nous. Rapidement, à voix basse, il nous disait : « Incident déplorable… Vais tâcher d'arranger cela… N'avouez pas que vous êtes Français… Ne dites pas un seul mot…

« … ou, cela vaudra mieux, dites des mots quelconques, qui n'aient pas de sens, qui paraissent des mots d'une langue inconnue. » Et, comme M. Proey-Minans le remerciait, il ajouta : « Éminence Pro, je compte sur vous pour parler aux alliés…

57

« … en ma faveur, quand les boches seront battus, ce qui, maintenant, ne tardera guère. » Cependant, les zaptiés nous avaient rangés en petite troupe. Précédés de Mehmet, l'air plus boche et plus grincheux que jamais, suivis d'Ernest, on nous a emmenés au poste central de police.

Nous y avons trouvé un vieux monsieur assis sur un divan et buvant des tasses de café. Mehmet lui a fait un long discours, Ernest lui en a fait un autre, et j'e n'y aurais rien compris si Ben Kaddour ne m'avait pas donné, au fur et à mesure,...

... le résumé de ce qu'ils racontaient. Mehmet, chargé de rechercher les gens qui s'étaient échappés du faux bateau de pêche, disait : « Ce sont ceux-là, il faut les pendre ! »

Ernest répondait : « Pas du tout, ceux-là, ce sont des Turcs d'une lointaine tribu d'Asie, qui parlent une langue incompréhensible : il faut les relâcher. » Le vieux monsieur, lui, ne disait rien du tout et se contentait de boire des tasses de café que c'en était effrayant.

Pendant qu'Ernest parlait, j'avais vu Mehmet donner un ordre à deux gendarmes qui sont sortis. Ils sont revenus, et pas seuls ; ils ramenaient les deux matelots que j'avais si bien endormis. J'ai frémi en les voyant.

Ernest a paru aussi ennuyé que son adversaire semblait enchanté. « Voilà des témoins intéressants, criait Mehmet, ils vont nous dire s'ils reconnaissent les prisonniers ! » Heureusement, ils n'ont rien dit du tout, et cela pour le motif...

... qu'ils dormaient debout. Le narcotique de la veille faisait encore son effet.

Ernest a murmuré : « Il faut en finir... » Et, s'approchant de nous, il nous a dit tout bas : « C'est le moment... Prononcez des mots qui n'aient pas de sens. »

Prononcer des mots qui n'aient pas de sens, ça paraît très facile, et puis, au moment de le faire, on ne trouve rien. Mes com-

pagnons se regardaient sans rien dire. Alors, je ne sais pas quelle inspiration m'a prise. Je me suis avancée…

… et, de tout ma voix, j'ai crié : « Am stram-gram, pic-et-pic-et-comegram bour-et-bour-et ratatram. Am-stram-gram. » L'effet a été merveilleux.

58

Le vieux monsieur continua à ne pas dire un mot, mais, de surprise, il laissa tomber sa tasse.

Mehmet répétait : Am-stram-gram ! Am-stram-gram ! puis, il s'écria : « Ce sont des Tataratafghans ! » Et il expliqua que les Tataratafghans étaient une tribu turque qui perchait, il y a des siècles, sur la pointe de je ne sais plus quelle montagne d'Asie. Il ajouta : « Un illustre professeur allemand a consacré sa vie à étudier la langue des Tataratafghans. Les mots Am-stram-gram sont les plus usuels…

« … de cette langue. Cette femme a dit Am-stram-gram, donc, elle est de race tataratafghane, comme aussi, sans doute, ses compagnons. »

« C'est évident c'est évident ! » approuva Ernest-Pacha.

Cependant, le vieux monsieur s'était levé et, très grave, prononçait sa sentence. Vu que nous étions peut-être de vieille race turque, il y avait lieu de ne pas nous molester ; mais vu que nous n'étions peut-être pas de cette race, il y avait lieu…

… de ne pas nous relâcher ; alors, on nous placerait dans un camp de concentration. Nous nous sommes inclinés, en criant : Am-stram-gram ! ce qui était notre manière de remercier. Puis, sous la conduite des zaptiés, nous sommes partis pour le camp de concentration…

… qui est presque à la porte de Constantinople. Nous y avons passé quelques jours, pas trop mal, ma foi. J'avais quitté mon voile, en faisant raconter par Ben Kaddour que les femmes Tata…, etc., se cachaient rarement la figure…

M. Proey-Minans avait acheté le costume d'un prisonnier circassien et il était enchanté d'avoir un déguisement de plus. À la fin de notre première semaine de détention, nous avons vu arriver Ernest-Pacha.

Saluant avec respect notre chef de groupe, il lui dit : « Éminence, j'ai pu vous faire désigner tous cinq pour être d'un convoi qu'on espédie en Macédoine. » Il jeta à l'entour un coup d'œil soupçonneux, et voyant que personne ne nous…

… surveillait, il ajouta à voix basse : « Vous serez tout près des lignes alliées, tâchez de les atteindre… » Déjà M. Proey-Minans lui serrait la main avec effusion et lui promettait de le recommander à M. Clemenceau, dont il est grand ami.

Ce serait trop long de vous raconter notre voyage. Ça a pris pas mal de temps, on s'est servi à peu près de tous les moyens de transport, depuis le chemin de fer jusqu'à la charrette à buffles, qui, sans être bien confortable, vous secoue, en somme, moins qu'un taxi de Paris.

59

Un soir, nous campions dans un pays de montagnes. Il commençait à faire froid, nous nous chauffions autour d'un grand feu ; le cœur nous battait parce que de temps en temps, nous entendions gronder le canon, qui nous annonçait le voisinage des nôtres. « Je parie qu'on va revoir notre protecteur, dit tout à coup Zidore. — Pari gagné ! » répondit la voix d'Ernest-Pacha.

Il s'assit à côté de nous, près du feu, et rapidement nous donna des nouvelles : les boches étaient battus, bien battus, mais eux et leurs alliés pouvaient tarder encore à demander la paix ; alors, mieux valait tenter de nous enfuir.

Nous en aurions l'occasion le lendemain, notre voyage devant se continuer en caravane. « Comme dans toute caravane qui se respecte, dit Ernest, il y aura un chameau. J'ai donné des ordres pour qu'on vous l'attribue. C'est un…

« … chameau de course un animal extraordinaire, qui part comme une flèche quand on fait près de lui un certain sifflement, tenez, comme ceci. » Il fit le sifflement, nous invita à le répéter. Nors avons tous essayé, et seul M. Proey-Minans…

… réussit. « C'est parfait, dit Ernest. Quand vous jugerez le moment favorable, montez tous sur le chameau, sifflez, et bonne chance !!!… » À la pointe du jour, la caravane s'organisa. On nous amena Soliman, notre chameau, qui était bien la bête la plus laide et la plus quinteuse que j'aie jamais vue.

On se mit en marche. M. Proey-Minans suivait, S'accrochant à la queue de l'animal quand les montées étaient trop rudes. Pour ne pas oublier le sifflement que lui avait appris Ernest, il le répé-

tait entre ses dents, tout bas. Sans s'en rendre compte, il le fit de plus en plus haut. Soliman…

… inquiet, dressait la tête, piaffait. Brusquement, sur un sifflement plus fort, il démarra en vitesse. Et voici ce qu'on vit à l'avant.

Et voici ce qu'on vit à l'arrière.

60

Combien de temps Soliman a-t-il couru ? Ça m'a paru des heures et ce n'était peut-être que quelques minutes. Peu à peu, il a ralenti, puis s'est arrêté. Je me demandais si j'allais trouver entiers mes compagnons, ceux de l'arrière surtout. Heureusement, aucun n'avait eu d'accident ; mais ils n'en pouvaient plus, les pauvres ! Dès l'arrêt, il se sont effondrés à terre…

… et, deux minutes après, ils dormaient comme des loirs. Moi, ayant été à califourchon pendant cette course, je n'avais pas eu de fatigue, seulement de la peur. Je me suis mise à me promener de droite et de gauche. L'endroit où nous étions formait…

… comme une plate-forme à flanc de montagne. De là, on découvrait une grande étendue, et le pays était assez joli. Pour le mieux regarder, je me suis assise Sur un rocher. Mais je n'y suis pas restée longtemps.

Brusquement, j'ai sauté sur mes pied, affolée : le rocher parlait. Il disait : « Eh là ! la jeune personne, si c'était un effet de

votre bonté d'aller plus loin ! Vous n'êtes pas en plume vous m'étouffez. »

Je m'étais éloignée de ce rocher, et je commençais à me calmer, je me disais que j'avais dû rêver, quand un petit arbre près duquel j'étais s'est mis à parler à son tour. Il a crié : « Eh ! la Bretonne, empêchez donc votre chameau de manger mes branches. »

Du coup, toutes mes terreurs me sont revenues. J'ai poussé un vrai hurlement de détresse qui a réveillé mes compagnons. Pendant que je leur racontais ce qui venait de se passer, le rocher et l'arbre se sont entr'ouverts : de chacun d'eux un soldat français est sorti. Ils sont venus à nous en riant à se tordre…

… et ils nous ont expliqué tout le mystère. Soliman nous avait conduits juste aux avant-postes alliés. Le rocher, l'arbre étaient truqués, camouflés, comme on dit à présent, pour servir de cachettes et permettre d'observer les mouvements de l'ennemi. « Mais, ajoutèrent les deux soldats, ses mouvements, c'est en arrière, maintenant, que l'ennemi va les faire. »

61

Ils nous ont mené à leur chef, un lieutenant bien gentil, grâce à qui nous avons pu rejoindre Salonique, quelques jours après, sans peine et sans danger.

Quand nous y sommes rentrés, la ville était en fête, toute pavoisée. On venait d'y apprendre que les Bulgares demandaient la

paix ; le bruit courait que les Turcs, les Autrichiens, puis les Boches ne tarderaient pas à faire de même.

La grande victoire commençait.

Depuis ces événements, six mois ont passé, que j'ai surtout employés à achever mes mémoires de la guerre. Je les écris à Versailles, chez M de Grand-Air. Elle m'a offert l'hospitalité à mon retour de Salonique.

Pas plus tard qu'hier, elle m'a dit : « Bécassine, mes locataires recommencent à me payer ; étant plus à l'aise, je puis, si cela vous convient, vous reprendre à mon service. » J'ai remercié, sans dire ni oui ni non.

Ça me ferait bien plaisir de rester avec Madame, qui est si bonne qu'on ne peut pas trouver meilleure, mais je sens qu'en place je m'ennuierais trop. Le ménage, le marché, la cuisine, ça paraît bien fade et monotone…

… après des aventures comme les miennes. Aussi je me suis décidée à chercher autre chose. J'ai fait le compte de mes économies et j'ai constaté que j'avais encore de la réserve.

Jeune fille ayant fé
un peut tou les
maitiér y compris
aviation, naufrage
et course de chamo
demande situation,
mouvementée
de preféranse.

Alors j'ai écrit l'annonce que vous voyez reproduite au-dessus de mon portrait. D'ici quelques jours, ça paraîtra dans tous les journaux.

Je suis sûre que ça m'amènera beaucoup de propositions. Mais si vous en avez à me faire, je vous donnerai la préférence. En ce cas, dépêchez-vous de m'écrire au bureau de la Semaine de Suzette.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/B%C3%A9cassine_chez_les_Turcs. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.